

LYDIA,

OU

MÉMOIRES

DE

MILORD ****.

TROISIEME PARTIE.





mes avides regards ... reconnurent enfin, qui t...
Diana!...

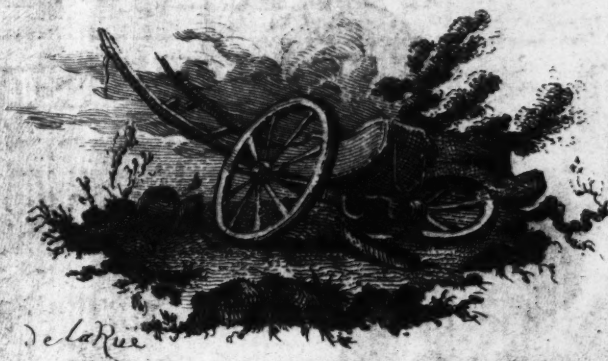


LYDIA,
OU
MÉMOIRES
DE
MILORD D***.

Imités de l'Anglois ;

PAR M. DE LA PLACE.

TROISIEME PARTIE.



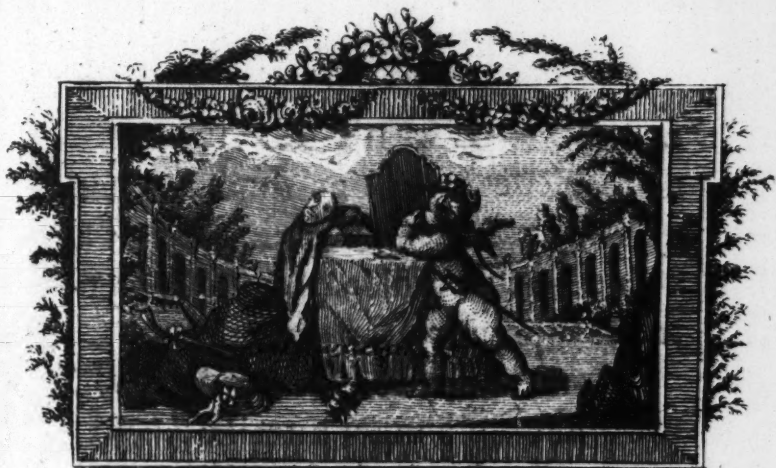
A LONDRES,

Et se trouve A BRUXELLES,

Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur.
Libraire, Marché aux Herbes.

M. DCC. LXXII.





LYDIA,

OU

MÉMOIRES

DE MILORD D***.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Souper gaillard, peu flatteur pour
Milord D***.*

R IEN n'est plus propre à
nous jeter dans les bras
de la Philosophie, que les
malheurs ou les disgraces impré-
vues. Ce n'est pourtant alors qu'u-

III. Partie,

A



ne foiblesse & qui ne dure souvent qu'autant de temps qu'il en faut à notre ame ébranlée pour se remettre & reprendre son naturel.

Mon aventure , avec *Agnès* , m'avoit cruellement humilié ; mais , pas autant (car , il faut être vrai) que mon rare succès avec la vieille *Milady* , que je détestois maintenant , sans pourtant me douter encore combien elle le méritoit.

Cependant , mon froid héroïsme , au dénouement de l'aventure , n'avoit été qu'une nouvelle illusion de mon orgueil.

Je ne me vis pas plutôt seul , que lui laissant un libre cours , je soulageai mon cœur par un monologue , aussi long qu'outrageant , contre le sexe entier ; & si j'en exceptai *Lydia* , c'est que j'étois depuis long-temps accoutumé à ne la regarder que comme un être hors de la classe générale.



Ces poétiques invectives & tous ces lieux communs depuis si long-temps épuisés, contre un sexe dont le pouvoir n'est jamais plus sensiblement avoué que dans nos railleries & dans nos vains épanchemens de rage, appaîserent pourtant ce grand courroux ; ou, pour mieux dire, l'épuisèrent. Et comme, au fond, ma passion n'avoit jamais été d'un genre à trop prendre sur mon repos ; je me trouvai, le lendemain, assez calmé pour n'avoir plus d'autre chagrin, que de me trouver sans maîtresse.

Ceci doit médiocrement étonner, pour peu que mon impatience naturelle, & l'empire qu'avoient sur moi les sens, n'aient point échappés au lecteur. J'aimois trop à les satisfaire, pour les punir trop long-temps d'une faute dont ils n'étoient point coupables.

J'étois donc pour moi-même un casuiste assez commode, & m'en applaudissois sincèrement ; lorsque *Mervill* me proposa , pour le soir même , un souper amusant , dans l'un des plus célèbres temples de Cythere. Un peu moins sûr de mon ami , j'eusse pû balancer à l'accepter : les risques évidens de ces voyages clandestins , m'avoient toujours déplû. Mais , *Mervill* étoit un pilote à qui la carte de ces mers étoit connue , & son expérience me rassuroit contre les dangers d'un pareil embarquement. Personne même , & j'en étois certain , n'avoit plus de mépris que lui pour ces licencieuses fêtes. Je lui crus donc un but , en m'y engageant , ne fût-ce que celui de me mettre à portée d'apprécier , au même taux que lui , ces especes de plaisirs.

J'acceptai donc d'autant plus ai-

L Y D I A. 5

sément , que j'étois dégagé d'*Agnès*,
& que je souhaitois me rapprocher
de mon ami.

Après la Comédie, il me conduisit au rendez-vous ; où le Duc de****, le Lord *Melton*, & Sir *Henry Burr*, nous attendoient déjà. La partie avoit été faite , à propos d'une gageure qu'avoit perdue le Duc. Le lieu du payement avoit été désigné par lui-même , & le soin de la fête étoit tombé en partage à *Mervill*, avec le droit d'y inviter qui il voudroit.

Le Duc de****, indépendamment des illustrations de sa maison , étoit , quoiqu'assez jeune encore, assez singulièrement distingué dans le monde. Livré à l'avarice la plus vile , au milieu d'une fortune immense , il unissoit à ce vice honteux toute l'impertinence & l'extravagante hauteur qui dé-

grade si fort tant de personnes de son rang. Libertin, parce qu'il étoit jeune, une espece d'instinct qu'il eût bien voulu réprimer, le pousoit vers le sexe; mais trop peu généreux pour être délicat, celle qui lui coûtoit le moins, étoit toujours pour lui la plus aimable.

Un caractère si marqué, ne pouvoit sans doute manquer d'être bientôt connu, & d'exposer plus d'une fois sa *Grace* * à de mortifiantes avanies. Mais, si l'affront le plus humiliant lui sauvoit un écu, le Duc en étoit consolé, & rioit le soir même avec deux ou trois faquins, très - dignes d'être ses amis, de la sottise du public. C'étoit la fortune d'un Prince, jointe à l'ame d'un vil usurier.

Le *Lord Melton* contrastoit au

* C'est le titre des Pairs, en Angleterre.

L Y D I A.

mieux avec lui. A peine émancipé ; depuis trois ans , par le trépas d'un pere avare ; enivré du bonheur d'être aussi libre qu'opulent ; & affermé de toute espee de plaisirs ; le pauvre *Lord* , sans expérience & sans goût , s'étoit jetté les yeux fermés dans le torrent des voluptés les plus vulgaires. Sa personne , aussi noble qu'aimable , & sa fortune aussi solide que brillante , en proie à la voracité des femmes , & des escrocs de l'un & l'autre sexe , étoit prête à subir le même sort. Et le *Lord Melton* , à peine encore majeur , étoit , si l'on peut s'exprimer ainsi :

Moins indigent de biens , que pauvre de santé.

Quant à *Sir Henry Burr* , c'étoit un plaisant de profession , qui , après avoir follement dissipé son médiocre patrimoine , en fréquen-

tant de jeunes gens plus opulens que lui, avoit acquis, de ces brillantes amitiés, assez d'expérience pour tirer parti du moment présent. Plus économe qu'autrefois, il vivoit aux dépens des libertins encore novices; &, par forme de représailles, il reprenoit sur les enfans ce qu'il avoit perdu jadis avec les peres. Nulle fête n'étoit com-
 plette, où *Sir Henry* manquoit. Toujours utile & célèbre par-tout, les intrigantes le prônoient, les filles lui faisoient la cour, les joueurs le nourrissoient, les parasites le craignoient, & les garçons * de cabarer, quoiqu'il ne payât point, le respectoient. Il avoit pris sous sa protection le *Lord Melton*, à son entrée dans le monde, & s'étoit scrupu-

* Le cabaret est encore à-peu-près à Londres, même pour les gens du bel air, ce qu'il étoit autrefois à Paris.

teusement attaché à ne souffrir la ruine de son pupille, qu'à condition d'en tirer amplement sa part.

Avec un pareil personnage, ma fatuité décidée me servoit d'autant mieux, que l'insolence & la froide hauteur dont je la décorois toujours, déconcertoient ses vues, & me rendoient respectable pour lui.

C'étoit avec de tels héros, que j'étois destiné à faire mes premières armes, dans un pays qui m'étoit encore inconnu. Car, quoiqu'à ma petite maison j'eusse eu diverses aventures avec maintes beautés peu scrupuleuses; nos plaisirs avoient du moins toujours été conduits avec une ombre de décence que je savois être étrangère dans l'endroit où nous étions.

Je crois pouvoir passer légèrement sur le portrait de la Dame du lieu. Toutes ses pareilles, dit-on,

sont à-peu-près formées en même moule ; & leurs propos , aussi familiers qu'impudens , ont rarement assez de sel , pour amuser plus d'une fois. Je dirai seulement , que celle-ci me prouva dans la suite , & mieux que je ne l'eusse cru , qu'elle en favoit beaucoup plus que les autres.

Mervill , à qui l'arrangement de la partie avoit été remis , & que *Sir Henry Burr* ne regardoit qu'avec un œil jaloux , fut assez complaisant pour mettre fin aux politesse de la Dame , en la priant de nous envoyer compagnie.

L'instant après , cinq Nymphes , précédées par une espee de laquais , chargé d'une immense jatte de *Punch* , entrèrent en chantant dans notre chambre , & vinrent , en faisant , nous embrasser.

Sir Henry Burr , alors , du con-

senten
fonc
senta
avec
tes é
quoi
com
les f
gnes
fête.

T
trop
amu
que
joli
firs
tim
l'in
tro
qu
éta
sou
les

sentement de *Mervill*, reprit ses fonctions accoutumées & nous présenta nos Déeses, en nous jurant, avec beaucoup de dignité, que toutes étoient de sa connoissance. Sur quoi, nouvelles embrassades, accompagnées d'un cri de joie, dont les sons discordans étoient très-dignes d'annoncer l'ouverture de cette fête.

Trop délicat, & me respectant trop, pour me livrer à de pareils amusemens; ces créatures, quoique jeunes, & presque toutes très-jolies, loin de m'inspirer des desirs, excitoient ma compassion. Victimes nées de l'indigence, ou de l'indignité de leurs parens, je les trouvois d'autant plus à plaindre, qu'à travers les horreurs de leur état & les mépris dont tant de gens souvent plus méprisables qu'elles les accablent, elles se voyent for-

cées de feindre de la gaieté pour en inspirer à leurs tyrans.

Avec de pareils sentimens, le choix que chacun alloit faire entre elles, pour le reste de la soirée, me devenoit extrêmement indifférent.

Le Duc, avec un air d'autorité, plus ridicule qu'insultant, nomma hautement sa Duchesse. Il est vrai, que ce n'étoit pas la plus jolie, mais probablement, la moins chere; & la tristesse de la fille, à son élection, prouva qu'elle étoit peu sensible à cet honneur, & qu'elle connoissoit son homme.

Le Lord *Melton*, toujours fait pour être guidé, quoiqu'il ne le fût jamais bien, n'osa disposer du mouchoir, sans consulter les yeux de *Sir Henry*.

Mervill, à qui je déférai l'honneur du choix, prit sa voisine;

près
la plus
força d
presque
la main
tes, &
quoi s
me cr

To
moins
Princ
très-p
essaye
un ex
tifs
le pr

T
coup
plau
pren
gou
gran
prés

Après quoi, *Burr*, avec l'humilité la plus lourdement affectée, me força de choisir. Ce que je fis, sans presque y regarder, en présentant la main à la moins aimable de toutes, & en laissant à *Sir Henry* de quoi se réjouir du peu de goût qu'il me croyoit.

Tout se trouvant alors, ou du moins à-peu-près à l'unisson, nos Princesses, en affectant une gaieté très-propre à dissiper la mienne, essayèrent bientôt de nous marquer un excès de tendresse dont les motifs connus avilissoient cruellement le prix.

Tout cela plut pourtant beaucoup à ces Messieurs; & je m'applaudissois, peut-être trop, d'y prendre peu de part: Car, le dégoût en pareil cas, n'est pas un grand mérite, s'il n'a d'objet de préférence que celui de la galante-

terie de profession. Il est moins criminel, je crois, & souvent moins dangereux de partager les désordres d'une fille déjà corrompue, que de troubler la société, en cherchant à corrompre celles qui sans nos poursuites, auroient peut-être conservé leur innocence. Le libertinage, d'ailleurs, s'il ne va point jusqu'à l'excès, prend moins de temps, & ôte moins de ressort à l'esprit, que cette fureur de conquêtes amoureuses, qui consume inutilement l'un, & retrécit l'autre, pour parvenir, avec les plus grands soins, au plus frivole des objets, par les plus petits, & souvent les plus méprisables moyens. Quant à moi, je comparerois volontiers la tête de ces *agréables*, si courus & si occupés pendant un temps, si désœuvrés quand ce temps est passé, à celle de ces automates agissans ou

résonnans , qui ne sont remplis que de vent dans le moment de leur plus grande action , & restent aussi vuides qu'inanimés , quand le ressort qui les fait agir cesse de leur donner le mouvement. La fréquentation des filles livrées au public , a du moins pour objet une sorte d'amusement ; & ce n'est presque jamais qu'une fausse gloire , qui pousse les hommes à la poursuite de ce qu'on appelle les *honnêtes femmes* : parce qu'il leur paroît plus difficile & plus flatteur , de les séduire. Ainsi , l'honneur & le plaisir de ces prétendus triomphes , ne sont appréciés que par ce qui les rend plus honteux & plus coupables. Et , sans parler des débauchés crapuleux , qui ne méritent pas d'être cités ; la différence que je trouve entre le libertin & l'homme livré aux bonnes fortunes , est que

le dernier, avec un peu plus de délicatesse, a quelquefois moins de graces, souvent moins de mœurs, plus de frivolité & de fausseté, moins de connoissance du prix du temps, & beaucoup plus de vanité.

C'est, en vérité, le cas de dire, que le meilleur n'en vaut rien. Rien n'est excusable, qu'une véritable passion; parce que, vis-à-vis de notre foiblesse, tout excès porte son excuse. Mais le nombre de ces passions, (si tant & qu'il en soit encore) est aujourd'hui si petit, & les inconvéniens si peu à craindre, par les loix rigoureuses que le sentiment vrai s'impose toujours à lui-même, que la tolérance, en ce cas, ne peut être ni un grand mal, ni un grand relâchement dans la morale.

CHAPL.



CHAPITRE II.

*Suite du Souper. Reconnoissance
imprévue.*

C EPENDANT , notre *partie* alloit toujours son train. L'histoire de ces Dames , leurs chansons , leurs projets , leurs disputes mêmes , paroïssent amuser extrêmement les trois anciens amis de la maison ; lorsque l'on vint annoncer que le souper étoit servi.

Ce moment me divertit beaucoup. J'ai déjà dit que cette fête étoit le prix d'une gageure qu'avoit perdue le Duc , & dont l'arrangement avoit été remis à la discrétion du *Lord Mervill*. Je vis alors , avec plaisir , que ce dernier , qui méprisoit beaucoup l'ignoble

III. Partie.

B

Duc, enchanté d'une occasion si propre à le mortifier, l'avoit saisie avec ardeur. Son goût & son imagination s'étoient épuisés pour rassembler, dans ce festin, tout ce que la saison produisoit de rare & d'exquis, les raffinemens de l'ancienne & nouvelle cuisine, les vins les plus délicieux & les plus chers; tout ce qui pouvoit, en un mot, augmenter une dépense, qui, vû ses sentimens pour le Duc, lui paroissoit ne pouvoir être poussée assez loin.

L'étonnement, & la pâleur de notre *Amphytrion*, en arrivant dans la salle à manger, m'eussent sans doute intéressé pour lui, si j'eusse été moins prévenu sur son caractère. Je craignis seulement, qu'outré du tour que lui jouoit *Mervill*, son ressentiment n'éclatât au point de devenir trop sérieux.

Mais je rendois trop peu justice à ce Seigneur. Quoique sensible, à certains égards, il étoit pacifique, & assez philosophe, quand le malheur étoit inévitable, pour en tirer du moins parti.

C'est ce qu'il prouva bientôt; car le souper n'étoit pas encore à moitié, qu'ivre de vin, & de mauvais propos, il paroissoit le plus fou de la troupe.

La bacchanale fut complète; & la licence étoit poussée au plus haut point, quand l'apparition inattendue de la Dame du lieu, fixa tout-à-coup les regards & l'attention de l'assemblée.

Messieurs, dit-elle (avec cette impudence attachée à son état) le plus singulier des hazards, me procure à l'instant l'occasion d'obliger à la fois un galant homme, & la plus aimable des filles. Contrainte; cette nuit, pour éviter de plus

grands maux , de se sauver de chez son pere , avec dessein de n'y jamais rentrer ; cette charmante & jeune créature , aussi malheureuse que belle , & qui ne me connut jamais , vient d'arriver dans le moment chez moi , guidée par sa servante , à qui j'ai souvent fait plaisir. Vous présumez , que dans cette maison , je ne puis la cacher longtemps ; & vous sentez , combien j'en dois être fâchée. Sa situation , pourtant , exige un prompt & sûr asyle ; & j'ai pensé que , parmi vous , quelqu'un pourroit le lui offrir. Voyez donc maintenant , Messieurs , lequel de vous est assez généreux , pour secourir cette jeune personne ; pour se charger de la soustraire aux persécutions de ses parens , & peut-être se procurer la plus aimable des maîtresses.

A ce discours , tous les hommes

debout, & courant à *Mistris Sulphur* (c'étoit le nom de guerre de la Dame) s'offrirent, à la fois, pour protecteurs de son infante.

J'en fis de même, je l'avoue. Et soit par curiosité, par vanité, ou par tempérament; j'eusse donné tout ce qu'on eût voulu, pour obtenir la préférence.

Oh! doucement, Messieurs! dit gravement *Mistris Sulphur*, (en imposant silence de la main.) Ce zèle est louable, sans doute, & je ne puis qu'y applaudir. Mais je ne puis vous satisfaire tous.... Je vous ai dit, je le répète encore, que notre jeune fugitive ignore qui je suis. Elle me croit une modeste & charitable veuve, chez qui sa servante lui a dit avoir autrefois demeuré. Ainsi, vous conviendrez, qu'à moins de risquer à tout perdre, il me faut soutenir ce carac-

tere. Et, dans ce cas, vous conviendrez aussi, que pour ne point allarmer sa vertu, un seul de vous doit paroître à ses yeux... Si vous m'en croyez donc ; tandis que je vais faire mes efforts, pour dégouter la jeune *Miss* de rester plus long-temps chez moi, en lui exagérant les risques où toutes deux nous serions exposées ; que le sort décide entre vous, quel sera le prétendu parent de feu mon mari, dont je vais lui promettre, & la presser d'accepter la protection.

La proposition nous parut très-raisonnable, & déjà nous nous disposions à nous en rapporter au sort ; lorsque *Mistress Sulphur*, qu'enhardissoient nos applaudissemens, reprenant la parole.... Ce que je fais, ce soir, dit-elle, en vous prouvant tout mon empressement à vous servir, vous fait pourtant probable-

ment sentir, que j'en attends quelque reconnoissance. Car, sans l'embarras où je suis, par les poursuites d'un propriétaire aussi défiant que vilain; cette aventure-ci pourroit sans doute, en peu de temps, rétablir mes affaires.... Mais, je ne suis pas née heureuse! ajouta-t-elle, (avec un grand soupir;) & si demain, je ne satisfais pas mon homme, à qui je dois pourtant au plus cinquante mauvaises guinées, tous mes meubles seront vendus, & je suis perdue à jamais!....

Quoi! (s'écria notre Duc, indigné) tu prétendrois nous engager à payer ton?... Non! Monseigneur, interrompit *Mistris Sulphur*, je ne prétends engager à rien votre *grace*: hélas! je la respecte, & la connois trop bien!... Mais, dans l'état où je me vois réduite, est-ce un crime à moi de tenter la

générosité de ces Messieurs ? Est-ce une insulte, de ma part, que d'espérer trouver en quelqu'un d'eux un secours d'où dépend & mon repos & ma fortune ?... Et qui peut, au fond, m'empêcher, s'ils pensent comme vous, d'abandonner dès demain ma maison, avec la jeune *Miss* ? de lui chercher des protecteurs, qui pourront être aussi les miens ? Et de jouer, probablement, à me voir mieux que je ne fus jamais ?... Ainsi, Messieurs, voyez ce que vous croyez devoir faire pour moi... Ma situation vous est connue... Et je vais attendre vos ordres.

Mistris Sulphur, disparut, à ces mots.

Tout se taisoit ; les filles même étoient muettes, & tout aussi déconcertées que nous. Le Duc, éclata le premier. Parbleu ! *Mistris Sul-*

phur, s'écria-t-il, vos services sont un peu chers.... En tête qui voudra.... Quant à moi, j'en suis revenu.

Sir Henry Burr, aussi modeste en ses prétentions, & moins impétueux, dit à-peu-près la même chose. Ainsi, le différend ne restoit plus à partager qu'entre *Melton*, *Mervill*, & moi.

Le premier, que la fatalité de son étoile avoit presque toujours mis dans le cas d'avoir son Médecin pour confident de ses bonnes fortunes, étoit si flatté d'en rencontrer une plus sûre, qu'il sembloit avoir oublié son état actuel.

Mervill, accoutumé depuis longtemps à ne considérer ces sortes d'aventures que dans un jour très-équivoque, avoit l'air d'être assez peu touché de celle-ci.

A mon égard, mes dispositions

B v

tenoient. J'étois, d'ailleurs, échauffé par le vin. Je devins l'Avocat de la *Sulphur*.

Mervill, alors, ne parla plus, que pour m'abandonner ses droits, si le sort le favorisoit. Nous tirâmes enfin; & le bon billet me tomba. Sur quoi, grands complimens de toutes parts, à la réserve de la Nymphé à qui mon choix m'avoit associé. Mais, j'étois équitable; & je l'indemnifai si bien, que ses amies envierent son sort.

Mistris Sulphur, à l'instant rappelée, apprit avec transports, que son espoir alloit être rempli, & que le sort m'avoit fait son héros.

Je l'avois auguré! s'écria-t-elle, en tombant presque à mes genoux; j'avois lu dans vos yeux, que vous aviez l'ame sensible; & tous mes vœux, étoient fixés sur vous!... Je vous dirai bien plus; j'ai déjà tra-

vaillé à disposer l'aimable *Miss* à quitter ma maison, dès cette nuit... Elle croit déjà voir les Connétables sur ses pas !... Je n'ai pû calmer ses terreurs, qu'en lui offrant d'envoyer chercher un parent constitué en dignité, dans l'asyle de *Westminster*, & dont l'épouse, à ma priere, aura sans doute la bonté de la recevoir chez elle.... Venez, mon cher parent ! (ajouta-t-elle, en me prenant affectueusement les mains) votre carrosse est à deux pas d'ici ; vous sortirez par une porte de derriere, & reviendrez chez moi, dans un instant, par la porte ordinaire, où j'irai vous recevoir ; & la belle *Miss*, est à vous.... Mais, attendez !... j'oubliois qu'elle voudra probablement que je l'accompagne ? Car, tout annonce en elle la décence & la vertu.... Mais, en tout cas, je sau-

rai m'esquiver , quand nous serons arrivés où vous prétendez la mener. Le reste est votre affaire , & votre probité (car , je la vois , je la lis dans vos yeux !) me garantit le bonheur des parties , au moins autant que le mien même.

Nous admirâmes l'éloquence & le talent de cette femme , & je me livrai aveuglément à ses conseils.

Quand , suivant notre accord , mon carrosse fut arrivé ; *Mistris Sulphur* me fit entrer dans une salle basse , assez passablement meublée , & m'instruisit plus au long de mon rôle. Elle me prit ensuite par la main , & me faisant passer dans une chambre , un peu moins éclairée.... J'étois bien certaine , dit-elle , (en élevant la voix) j'aurois gagé , ma chère *Miss* , que *Sir Digby* , mon généreux cousin , viendrait bientôt nous secourir !... Séchez vos pleurs ,

ma chere enfant ! Cessez de craindre , & joignez-vous à moi , pour rendre grace à notre bienfaiteur commun.

De la façon dont la lumiere étoit placée, je ne faisois, pour ainsi dire, qu'entrevoir, au fond de cette chambre, une personne très-bien faite, & dont les traits, malgré l'obscurité du lieu, me frappèrent assez en gros, pour exciter en moi certain frémissement subit. Je m'approchai. . . . Mais, quel fut mon étonnement, lorsque ma vue, ayant apparemment produit le même effet sur l'inconnue, je la vis tout-à-coup trembler & se précipiter dans un cabinet voisin, en poussant un cri douloureux !

Mon émotion redoubla. Ces traits, quoique mal démêlés, ce son de voix, qui ne m'étoit pas inconnu, & cette fuite enfin, me

firent naître des soupçons , que je n'osois m'avouer à moi - même. Mille rapports, adoptés & rejetés au même instant, se retraçoient dans mon ame indignée.

Brûlant d'éclaircir un mystère, où s'intéressoit trop mon cœur, j'entrai dans le réduit obscur où la jeune personne s'étoit sauvée. Je la trouvai évanouie, sur le plancher. A l'aide d'un flambeau, que la matrone épouvantée avoit pris par mon ordre, mes avides regards, aussi prompts dans cet instant que la lumière même, réunis & fixés sur cet objet, reconnurent enfin, qui ?... *Diana* ! cette sublime & chaste *Diana*, qui si long-temps, avoit refusé d'être à moi.... Et maintenant la *Diana* de quiconque en vouloit !

Sa conquête m'avoit trop coûté, pour n'être pas un peu piqué

de l'aventure qui me la faisoit retrouver dans un état si humiliant pour mon amour-propre ; & , en me rappelant les mouvemens dont je venois, l'instant auparavant , d'être agité , j'éprouvai en même temps & la honte & le plaisir, de les trouver si méprisables.

Mistris Sulphur , ne m'avoit point quitté ; & je crois voir encore sa figure tragi-comique. Debout , pâle & sans mouvement , toujours sa lumière à la main , veillant sur mes regards pour y affortir les siens , suspendue entre l'espérance & la crainte , & dans l'attente de l'effet qu'alloit produire en moi cette découverte imprévue ; j'aurois été presque tenté , de la laisser long-temps à cette espee de torture , si mon impatience avoit voulu me le permettre. Mais *Diana* , étant enfin revenue à elle-mé-

me ; je regardai *Mistris Sulphur* ,
d'un œil sévère , & lui dis de sortir.

Dès que nous fûmes seuls , je
fus assez me posséder , pour deman-
der , d'un ton de juge , à *Diana* ,
par quel hazard , quoiqu'en état
par mes bienfaits de vivre avec ai-
sance chez son pere , elle se trou-
voit dans Londres , & chez *Mistris*
Sulphur ?

Cette fille étoit à mes pieds ,
baignée de larmes. A travers mille
sanglots qui lui coupoient la voix ,
voici ce que je recueillis de son
histoire , & dont j'ai depuis vérifié
la vérité.

Le desir de me revoir , joint à
quelques désagréemens qu'elle avoit
essuyés dans sa Province , où nos
liaisons avoient trop transpiré , l'a-
voient enfin déterminée à me ve-
nir chercher à Londres.

Un Officier , qu'elle avoit ren-

contré dans un carrosse de voiture, avoit été assez frappé de sa beauté, pour lui offrir sa fortune & sa main. Il s'étoit dit fort riche, & Capitaine au Régiment de****. Un Ministre commode, au moyen de quelques *guinées*, avoit fini ce mariage; & l'Officier, après s'être emparé de tout ce qu'avoit son épouse, sous le prétexte d'une recrue qu'il avoit à faire, l'avoit même fait consentir, en arrivant à Londres, à se défaire du contrat qu'elle tenoit de moi. Il lui avoit trouvé marchand; &, dès le lendemain, le Capitaine, apparemment pressé de chercher quelque autre épouse, avoit laissé la triste *Diana*, sans un *Shelling*, dans leur hôtellerie. Dans cette extrémité, n'osant avoir recours à moi; ne sachant pourtant de quoi vivre, & pour comble de maux, devant

beaucoup à son hôtesse ; elle s'étoit trouvée forcée , par les menaces de cette femme , de se prêter au plan qu'avoit formé *Mistris Sulphur* , pour duper quelqu'un d'entre nous.

Je ne pus me résoudre à maltraiter la pauvre *Diana*. Il suffisoit (comme je l'ai dit ci-devant) qu'elle eût l'honneur de ressembler , quoique très - imparfaitement , au seul objet qui conservât de vrais droits sur mon cœur , pour intéresser ma pitié.

Quant à *Mistris Sulphur* , je ne pouvois lui en vouloir , & ne voyois dans tout son procédé , qu'un tour aussi plaisant qu'ingénieux.

Trop juste , en même temps , pour me dissimuler que *Diana* , quelque coupable qu'elle fût , ne l'étoit dans un sens que par ma faute , & que , pour elle , encore moins que pour moi , j'étois tenu de réparer mes

torts ; je résolus d'y pourvoir au
plutôt. Je lui demandai son adresse,
& la fis remener chez elle.

Ce que je fis , le lendemain ,
pour l'empêcher de retomber in-
volontairement dans la débauche ,
est d'un détail que je crois pou-
voir supprimer.





CHAPITRE III.

LADY TRÉVERS.

Cinquieme aventure.

JE restai quelques jours oisif. Ma dernière disgrâce, avec *Agnès*, m'avoit guéri des *beautés* idiotes ; & dussé-je être encore trompé, je voulois l'être, au moins, en m'amusant un peu plus agréablement.

Telles étoient mes dispositions ; lorsque, dans un souper, chez la vieille Duchesse de***, je vis pour la première fois la célèbre *Lady Trévers*, à son retour de France.

Jeune, riche, charmante, & fille d'un Pair du Royaume, *Lady Trévers* (alors âgée de 31 ou 32 ans) avoit imaginé, environ quinze ans

auparavant, se pouvoir choisir un époux, sans en faire part à son père. Et celui-ci, trop satisfait d'avoir acquis le droit de ne rien donner à son gendre, avoit, sans faire aucun éclat, vu déclarer ce mariage. A l'égard de l'époux, dont la fortune étoit considérable, il n'avoit eu d'autre dessein, que celui d'offenser une famille, avec laquelle de tout temps la sienne avoit été brouillée. Le sang froid du beau-père, ayant trompé son espérance, le *Lord Trévers*, piqué d'être paisible possesseur d'une femme dont les attraits n'avoient pas fait le motif de son choix, avoit négligé *Milady*; & celle-ci, quoique très-jeune encore, en démêlant les sentimens de son époux, s'étoit déterminée à l'en punir.

Sa réussite avoit été complète; & le coupable *Lord*, soit par une

suite de son indifférence, soit par amour pour la tranquillité, s'étoit trouvé tellement excédé, qu'il avoit enfin consenti à signer un traité, dont elle seule avoit fait les articles; trop heureux de regagner, à ce prix, le repos qu'il avoit perdu!

Encouragée par ce succès, *Lady Trévers* avoit arboré, dans l'instant, l'étendart de l'indépendance. Avec autant d'esprit que de beauté, beaucoup d'amour pour le plaisir, & tout ce qu'il falloit pour le fixer à sa suite, elle s'étoit acquis une célébrité, que peu de femmes ont méritée à meilleur titre.

Au temps où je la rencontraï, toute autre qu'elle eût paru toucher à l'âge où les femmes cessent de plaire. *Lady Trévers*, en avoit conservé tous les droits; & ç'eût été manquer de goût, ç'eût été même ignorer le bon ton, que de

n'être pas au moins de sa connoissance.

Quant à moi, j'avouerai que je fus tout-à-coup frappé de la noblesse & de l'élégance de sa parure, de cet air supérieur d'aifance & de liberté que donnent les voyages, & sur-tout aux femmes qui sont faites pour plaire en tout pays; du ton enfin, aussi léger qu'imposant, avec lequel elle dominoit dans un cercle & décidoit souverainement, sans que personne en parût blessé.

Un caractère si semblable au mien, commença par me surprendre, & finir par me subjuguier. Je crus voir en elle un objet digne de mes soins, un rival de mon amour-propre; & le desir de le dompter, devint chez moi le germe de l'amour.

Je m'apperçus, cependant, avec

quelque dépit, qu'elle me remarquoit à peine, & je crus devoir l'en punir. Je parlai donc, je disserterai, j'osai même la contredire; & n'en retirai d'autre fruit, que de la voir me regarder comme un jeune écolier, trop peu digne de sa colere. J'ignorois, alors, qu'en fait de combat d'orgueil, celui qui tient le plus long-temps est sûr de la victoire. Le hazard, ou l'opiniâtreté de mon caractère, me firent prendre ce parti; & sans quitter le ton caustique & décisif, que j'avois affiché d'abord, je déguisai non-seulement l'impression qu'elle avoit faite sur mes sens, mais encore le chagrin humiliant dont m'avoient pénétré ses procédés. Je redoublai même d'audace; &, sans lui laisser rien passer (au grand étonnement de l'assemblée!) Je parvins à paroître, à ses yeux, si ridiculement mépri-

méprisable, que sa pitié daigna s'intéresser enfin pour moi.

Quel dommage! (s'écria-t-elle, avec un air de compassion dédaigneuse.) Et quel meurtre, qu'un jeune homme aimable, & d'un rang aussi distingué, soit si complètement!... Elle alloit lâcher l'épithète, & j'étois tout piété pour l'entendre, sans sourciller; mais, elle fut assez polie pour en mettre l'équivalent dans une périphrase un peu moins dure, & qui peut-être en disoit plus encore.

Le grand point, avec les femmes, est de s'en faire remarquer, peu importe comment, pourvu qu'on ait des qualités aimables. Mais il faut que ces qualités soient à-peu-près généralement reconnues; car on pourroit plutôt, avec elles, se passer d'en avoir la réalité, que la réputation.

Je pouffai donc si vivement mon rôle , & parus si fort frapper l'assemblée , sinon d'admiration , du moins de surprise ; que *Milady* ne put s'empêcher de me marquer une espece d'étonnement , mêlé de jalousie. Elle n'étoit point faite à rencontrer tant d'assurance , dans un campagnard de mon âge ; & je tirai , visiblement , parti de cette intrépidité qui m'étoit naturelle , & qui réussit presque toujours , quand elle est soutenue.

Je n'attendis pas long-temps , pour en être sûr ; & ce fut avec une espece de triomphe intérieur , qu'en quittant la maison où nous étions , je vis *Lady Trévers* inviter la compagnie pour le lendemain , en m'honorant d'un coup d'œil particulier. Je la conduisis à sa chaise , & j'allois la remercier ; lorsque , d'un ton plus radouci ,

quoique tenant encore un peu de la protection : procurez-moi (dit-elle) le plaisir de travailler à établir plus d'intelligence entre nous... Vous ferez , dès ce soir , sur ma petite liste ; & je veux vous connoître mieux.

J'y courus , le lendemain , & la trouvai à sa toilette. Elle étoit seule avec ses femmes , & si l'on veut , quelqu'un que je regardois à peine comme telle : c'est-à-dire , avec le *Lord Terffil* , lequel , dans une visite en forme , lui rendoit des devoirs , qui chez lui ne signifioient rien , & dont on l'eût volontiers dispensé.

On me reçut , comme un ancienne connoissance ; & je m'emparai d'un fauteuil , où je m'établis sans cérémonie. On peignoit alors *Milady*. Ses cheveux , très-abondans , & du plus beau noir du monde , rehaussoient encore la blan-

cheur d'une gorge, dont on laissoit assez appercevoir, pour en conclure que la Dame, avec ses charmes naturels, pouvoient encore se passer des mysteres secrets de la toilette.

Quant à celui, dont la visite l'ennuyoit, c'étoit une de ces figures d'apparat, dont le maintien gravement compassé, est toujours, pour de certains yeux, bien moins imposant que burlesque.

J'avois interrompu, pour un instant, la conversation, que reprit notre politique, & dans laquelle il fallut essuyer l'exacte répétition d'un long discours, dont *Milord* menaçoit la *Chambre**, & dont la force étoit au moins égale à celle de tous ceux qu'on y débite, avec succès, depuis vingt ans. Dès qu'il nous

* La Chambre des Seigneurs, au Parlement.

est convaincus de tout son mérite ,
& du bonheur qu'avoit la nation d'a-
voir encore des défenseurs; *Mil-
lord* , content du grand respect qu'il
croyoit avoir su nous inspirer , prit
gravement congé de nous , & fut
chercher d'autres admirateurs.

Sitôt qu'elle en fut délivrée ,
Lady Trévers déplora la nécessité
de recevoir de pareilles especes , non
pour le bien qu'on en peut espé-
rer , mais pour se garantir du mal
que de moins dangereux , & le plus
foiblement accrédié de leur Sé-
nat , est toujours capable de faire.

Je la priai de convenir que de
pareils sujets étoient peu dignes de
fixer la plus légère attention ; qu'il
n'y avoit ni gloire , ni plaisir , à
s'occuper de gens au-dessous du ri-
dicule ; & qui , à proprement par-
ler , sont des êtres invulnérables ,
par leur peu d'existence.

Vous avez raison (me dit-elle)
& d'autant plus , que cet *Original*
m'a fait omettre jusqu'ici de vous
marquer combien je suis sensible
à la façon dont l'offre de mon ami-
tié est reçue de vous. Je crois , du
moins , (ajouta-t-elle , affectueuse-
ment) en avoir une preuve , en
vous voyant sitôt chez moi.

C'étoit me donner trop beau jeu ,
pour que je n'épuisasse pas tout ce
que je crus propre à lui prouver ,
en caressant sa vanité , que le de-
voir bien moins que l'inclination ,
avoit eu part à la vivacité de ma
reconnoissance.

Tout impatient que j'étois de
m'expliquer plus clairement , je
sentois cependant , que pour pré-
parer mes succès auprès d'une fem-
me si hautaine , & que l'on disoit si
profondement versée dans ce que
la galanterie a de plus fin , j'avois

bien des mesures à garder. Ce n'est pourtant pas que je fusse assez modeste pour desespérer d'obtenir ce que tant d'autres en avoient obtenu. Mais je sentoís que ce n'étoit point avec de fades lieux communs, des protestations d'ardeur, de désespoir, d'attachement inviolable, & tout ce doucereux galimatias dont on séduit une novice, qu'il falloit attaquer *Lady Trévers*. Ce n'étoit pas non plus, en la brusquant trop cavalièrement, que je devois m'attendre à réussir. J'aurois risqué, peut-être, de blesser la dignité qu'elle affectoit, moins comme une vertu, que comme un attrait nécessaire pour rehausser le prix de ses faveurs.

Avec une si foible opinion de la vertu de *Milady*, avec un préjugé si bien fondé de son expérience & des ménagemens dont

je devois user à son égard ; j'imaginai , pour ne pas me tromper sur les moyens qui pouvoient me conduire à mon but , devoir m'en reposer sur elle-même , & attendre , patiemment , que j'eusse assez flatté son goût , pour qu'elle me crût digne de servir à ses amusemens.

Mon rôle , ainsi simplifié , se bornoit donc , alors , à donner à ma personne tout le relief dont ma fausseté étoit capable pour faire naître , & germer ses desirs , à la faveur des miens.

Je procédai , en conséquence ; & me gardai , dès la seconde fois que je la vis , de lui montrer directement tout ce que je sentoie pour elle , & nos propos ne furent que généraux. Lorsque , par hazard , ils tomboient sur quelques *Beautés* à la mode ; je ne manquois

pas d'observer que *Miss Berill*, ne devoit jamais rire; que *Miss Powers*, avoit la main d'un homme; que *Miss Blake*, avoit les cheveux blancs: & c'étoit flatter, sans affectation, *Lady Trévers* sur les points dans lesquels elle excelloit visiblement. Ajoutons, qu'avec elle, un compliment n'étoit jamais perdu, & sur-tout, lorsqu'il étoit fait aux dépens du prochain.

Avec tout le brillant du bel esprit, *Lady Trévers* avoit encore la manie d'avoir le goût le plus exquis. Foiblesse accrue & fomentée, par des complaisances d'Auteurs, qui l'avoient trop flattée en la consultant sur leurs Ouvrages. Et c'est de là, qu'elle avoit su se faire un fonds, sinon de vrai savoir, au moins d'un jargon spécieux, à la faveur duquel elle éblouissoit le gros de ses admira-

teurs, & se tiroit adroitement d'affaire avec les autres.

Ainsi la Dame, convaincue des avantages qu'elle avoit sur moi, me regarda bientôt comme un novice, avec lequel elle n'avoit à redouter que les dangers qu'elle voudroit bien courir.

Alors, je m'appliquai plus que jamais à nourrir sa foiblesse, à échauffer son amour-propre, en paroissant la consulter sur tout; & mon humble docilité, lui fit bientôt envisager le soin d'achever mon éducation, comme une œuvre assez digne d'elle, & qui pourroit lui faire honneur.

C'est une nouvelle existence, à un certain âge, qu'une passion de cette espece. Et, quel bonheur pour une femme, en qui l'usage & l'uniformité des passions, en ont émouffé le goût sans en éteindre

Le desir, de trouver un cœur neuf à former ; & de voir, aux approches de son automne, renouveler pour elle le printemps ! Et quelle ivresse, pour un novice qui n'a fait qu'effleurer le plaisir, d'apprendre à le savourer mieux, & de se voir instruit à chaque instant, par les mains de l'amour !...

Toute fatuité, à part, je ne pouvois m'empêcher d'entrevoir, que ma figure avoit frappé les yeux de *Milady* ; & je les avois vûs, plus d'une fois, fixés sur moi d'un air à m'annoncer tout ce que j'en devois attendre. On m'avoit même, assez légèrement, en apparence, interrogé d'un air distrait, sur l'état actuel de mon cœur ; & la façon dont j'avois répondu, n'avoit point eu l'air de déplaire.

Elle connoissoit peu ce qu'on appelle les formalités ; &, sans aucune

intention de me faire trop languir ,
ou de se voir trop tourmentée par
ses propres desirs , elle ne retardoit
mon bonheur , que pour en rehaus-
ser le prix.

Dès que sa vanité fut satisfaite ,
& qu'elle crut pouvoir compter sur
moi ; elle ne songea plus qu'à sa-
tisfaire à ce qu'elle devoit à ses plai-
sirs : dette pressante , alors , que
ces mêmes desirs , parvenus à leur
point , commençoient à rendre exi-
gible , & dont les fonds lui pa-
roissoient tout prêts chez moi.





CHAPITRE IV.

*Suite de l'aventure de LADY
TRÉVERS.*

JE vis bientôt tous mes rivaux ,
ou maltraités , ou renvoyés , &
Milady disoit tant de mal des uns ,
donnoit tant de ridicules à la pas-
sion des autres , parloit si légére-
ment des amans qu'on lui avoit
donnés dans les pays étrangers ;
que je regardois , comme autant de
calomnies , tout ce que m'en avoit
dit *Mervill* lui-même.

La candeur naturelle à la jeu-
nesse , & l'aveuglement propre à
l'amour , concourent également
dans un cœur aussi franc qu'ar-
dent , à bannir la défiance pour la
maîtresse adroite qui le séduit , &

la confiance pour l'ami austere qui veut l'éclairer. J'ignorois alors que les femmes, qui ont plus d'esprit & de vanité que de jugement & de bonne foi, s'imaginent cacher leurs intrigues, en immolant leurs amans au fantôme de leur réputation, quelquefois même en cherchant à les brouiller ensemble, pour écarter les confidences & les observations.

Mais est-ce donc se disculper, que de décrier ses complices ? ou, la noirceur & la fausseté qu'ils découvrent, tôt ou tard, ne font-elles pas plus de tort que la galanterie, & même le libertinage ? A mon égard, je reconnus bientôt, par cet exemple, & par cent autres qui depuis m'ont passés sous les yeux, que toute femme galante, qui parle mal d'un homme qu'on lui a donné, ou qu'on lui donne en

conséquence d'une familiarité établie, soit qu'elle subsiste encore ou qu'elle ne subsiste plus, l'a, ou l'a eu : comme tout homme, qui en use de la même façon pour une femme, dans les mêmes circonstances, a été ou rebuté, ou congédié. Et cela fait, en vérité, deux êtres bien méprisables !

Loin de faire, alors, ces réflexions, je m'applaudissois fort d'être le seul objet des attentions de *Milady*; & si je m'étois bien fondé moi-même, je me serois trouvé convaincu que nul autre que moi ne l'avoit jamais été. Tant il est naturel à un jeune homme amoureux & vain, de croire ce qui flatte à la fois le sentiment & l'amour-propre !

Je crus pourtant, pour assurer mieux mon succès, devoir encore un peu jouer la timidité. Et je la

jouai d'autant mieux, que *Milady* avoit pris sur moi un ascendant qui me rendoit, en effet, tel que je voulois paroître.

Il faut de la pratique, en tout; & si l'on quitte pour un temps une habitude, un exercice quel qu'il soit, on s'y trouve plus ou moins neuf, lorsqu'il s'agit de s'y remettre. Il avoit fallu me contraindre, avec *Lady Trévers*; j'avois été forcé, pour ainsi dire, d'oublier ce que j'étois auparavant; d'abandonner mes airs, mon insolence, & tous les autres attributs de la fausseté. Je vis, avec étonnement, à quel point j'étois emprunté, lorsque je voulus les reprendre; & je dûs, vraisemblablement, donner plus d'une fois la Comédie à cette Dame.

J'avois un jour dîné chez elle, à la campagne, & dans une mai-

ter
spe
que
tem
truit
coré
étion
quan
dy. U
qui se
inviter
encore

son charmante, où tout ce que le goût, secondé par l'opulence, avoit pu rassembler pour flatter délicieusement les sens, se trouvoit réuni; lorsqu'après un *Piquet* fort ennuyeux pour l'une & l'autre des parties, *Lady Trévers* me proposa quelques tasses de Thé, dans un cabinet magnifique & destiné à cet usage, à l'extrémité du Jardin.

Ce cabinet, placé au bout d'une terrasse, d'où l'œil parcouroit le spectacle agréable & toujours varié que la *Tamise* offre dans tous les temps, sembloit avoir été construit par la volupté même, & décoré par elle. Il faisoit chaud, nous étions seuls, & rien n'étoit plus piquant que le deshabillé de *Milady*. Une *Arménienne* de satin blanc, qui sembloit ne la couvrir que pour inviter à déranger ce qu'elle avoit encore de trop modeste; un fichu

de foye noire, assez large à la vérité, mais placé de maniere à encourager les prétentions; ses grands cheveux bouclés, négligemment abandonnés à leur caprice : le tout ensemble, composoit un désordre élégant, où sembloient se jouer ces graces naïves & nobles, qui n'appartiennent qu'aux femmes distinguées par un mérite ou par un rang supérieur; tandis que l'imitation en devient ridicule chez les autres.

Elle n'avoit jamais été, pour moi, si dangereuse, ni si belle; & j'avois peine à maîtriser assez mes desirs, pour conserver à leur expression ce qu'il falloit leur laisser de décence.

Il falloit, pourtant, commencer par quelque chose.... La Table à Thé, me servit de prétexte pour m'approcher un peu plus d'elle; & je ne me hasardai à lui pren-

dr
co
fer

soit
pass
terr
tion
trep
pen
c'est
fréq
emp
lady
ce q
F
leur
venon
tout-
suppr
sembl
obéir
siens

Prendre une main, qu'après avoir bien consulté ses yeux, & qu'alors j'osai ferrer en soupirant.

Lady Trévers, révoit, & paroïsoit regarder un gros Vaisseau, qui passoit précisément au pied de la terrasse. Encouragé par sa distraction, je pouffai par degrés mes entreprises au-delà du respect, que cependant je lui jurois encore. Car, c'est un terme qui n'est jamais plus fréquemment, ni peut-être mieux employé (sur-tout auprès des *Milady's*) qu'en pratiquant le moins ce qu'il annonce.

Forcée enfin d'interpréter dans leur vrai sens, des libertés qui devenoient pressantes; elle me pria, tout-à-coup, de vouloir bien les supprimer; mais d'un ton qui me sembloit n'être pas fait pour se faire obéir: mes yeux lisoient dans les siens l'impression que je faisois sur

elle, & le langage articulé de ses desirs.

J'y répondois enfin, comme il falloit; quand, reprenant subitement un air sévère, & retirant, comme en se réveillant sa main, que je tenois toujours; *Lady. Trévers* m'en imposa au point, que je n'osai, qu'à mots entrecoupés, lui demander d'où naissoit son courroux.

Ce n'est pas, me dit-elle (avec un ton que le sentiment) même & la candeur eussent adopté sans scrupule) Ce n'est pas, mon cher *Lord*, que je sois offensée, ou mécontente à certain point de vos desseins sur moi. Je rougirois de vous déguiser plus long-temps, que votre hommage & vos prétentions ne peuvent m'offenser; & je préfère, qui plus est, l'espece d'avilissement qu'entraîne en soi la déclaration qu'ose

vous
à l
tim
sou
ou
tise
vou
time
Lord
agré
plain
euss
vous
que
fier à
la fé
par
pas!
d'un
rez fa
vous
mens
amour

vous faire un cœur comme le mien,
à la peine de vous cacher mes sen-
timens... Mais, (ajouta-t-elle, en
soupirant) ou je me connois mal,
ou j'aspire moins au plaisir de sa-
tisfaire d'inclination que j'ai pour
vous, qu'à me conserver votre es-
time. Vous êtes jeune, mon cher
Lord! Se pourroit-il, qu'avec les
agrémens, & tous les moyens de
plaire attachés à cet âge, vous n'en
eussiez pas les défauts? Voudriez-
vous, pourriez-vous même desirer,
que j'affrontasse le hazard de con-
fier à la légèreté d'un jeune amant,
la félicité de mes jours? ... Et,
par ce mot, (ne vous y trompez
pas!) je n'entends point la durée
d'un amour, que vous me promet-
tez sans doute, & qu'au besoin,
vous me garantirez par des ser-
mens: je sai trop bien, que cet
amour ne dépend point de vous,

& que peut-être il n'exista jamais ! Non , je ne veux ici parler que de cette amitié que vous m'avez depuis long-temps jurée , (de cette estime enfin , dont je suis encore plus jalouse.... Eh , puis-je me cacher que les foibleffes de notre sexe n'éteignent l'amour dans le vôtre , que parce qu'elles nous enlèvent votre estime ? C'est peut-être une injustice , de votre part : mais elle est fondée sur nos torts ; & j'en aurois bien plus d'un avec vous , si j'allois m'aveugler au point de vous mettre à portée de me reprocher un jour la disparité de nos âges..... C'est le moment présent , qui nous décide , & je vous crois sincère , maintenant. Mais dussiez-vous , à l'avenir , être assez généreux pour m'épargner directement ce funeste reproche ; en serois-je moins malheureuse ? & présumerois-je moins

te que votre pitié prétendrait me dissimuler ? Que dis-je , hélas ! en vous supposant insensible au ridicule dont le monde aime à charger certaines unions ; qui vous répond , qu'ouvrant un jour les yeux sur un caprice passager , vous-même enfin ne seriez pas assez cruel pour me charger de tout le poids de votre erreur ? Pour me haïr , peut-être , & me punir d'avoir eu le malheur de trop présumer de moi-même ?... Ah ciel ! vous , me haïr , mon cher *Lord* ! vous me punir de vous avoir aimé !... Tandis qu'il en est temps encore , souffrez que je prévienne ce malheur ; & ne soyons qu'amis , pour ne jamais cesser de l'être.

A ce coup de théâtre , auquel j'étois peu préparé , je ne fus d'abord que répondre. Et , malheureusement , je n'étois pas encore assez amoureux pour ne pas sentir

que *Milady* avoit raison de se défier de mon âge & du sien!... Elle ne s'en s'aperçut que trop; & tandis qu'elle songeoit, sans doute, à me remettre le bandeau qu'elle venoit si imprudemment de m'ôter, je me rappelai, de mon côté, combien le lieu, l'occasion, le caractère de la Dame, & ce qu'elle m'avoit déjà permis, rendoit son sermon déplacé. Je ne savois pourtant pas bien alors, que le vrai sens de tout ce qu'une femme étale en ces sortes de cas, doit se réduire au seul mot, *Capitulation*; & me jettant dans des verbiages qui ne finissoient rien, je lui prouvai très-clairement combien son *Lord* étoit encore novice.

Il ne tenoit pourtant qu'à moi d'appercevoir que *Milady* m'écou-
toit d'un air encore plus distrait
qu'auparavant, rajustoit très-mal
son

son fichu ; & séchoit d'impatience. Elle sentit encore mieux ses torts , quand elle me vit refroidi au point , que le respect , (sentiment peu de mise alors !) avoit presque éteint tous les autres. Et , comme il falloit courir au plus pressé ; elle se déterminâ à se relâcher , par degrés , de ses sentimens héroïques , & à s'humaniser assez pour ranimer mon courage expirant. Il étoit , ma foi , temps ! & comme nous avions tous deux à réparer , nous nous y employâmes de si bonne foi , que le succès combla bientôt nos mutuelles espérances.

Au comble du bonheur , la gloire que ma vanité avoit attachée à la subjuguier , y ajoutoit encore. Je me regardois , au milieu de mon triomphe , avec cette complaisance , que je pourrois appeller l'*apothéose d'un fat* ; & j'oubliois la liste de

mes précurseurs, ou ne me les rappellois, que pour y voir des rivaux ou sacrifiés, ou supplantés par la supériorité de mon mérite.

Cependant *Lady Trévers* paroïssoit pénétrée du sentiment de sa défaite. Quoique la situation, ne dût pas lui paroître neuve, elle exprimoit avec tant d'art un embarras si naturel, un si timide & si modeste sentiment du pouvoir de ses charmes, que je croyois ne pouvoir trop la rassurer sur la sincérité de ma reconnoissance, & lui en donner trop de preuves.

Mais elle en savoit trop, pour songer d'abord à multiplier ses plaisirs, par ces tendres encouragemens qui les changent si souvent en fatiété.

Elle fut, à la vérité, les faire renaître à son gré; mais ce n'étoit qu'en paroissant se prêter à mes de-

fiés : telle qu'un Ministre madré qui fait persuader à son maître que les idées qu'il lui suggere, sont les siennes propres. Mais, ma tête étoit déjà prise ; & celle de *Milady*, faisant encore plus de chemin, nous nous livrâmes sans ménagement au goût qui nous enivroit tous les deux.

Elle connoissoit trop le monde, & je le connoissois trop peu, pour le craindre ; & quoiqu'elle affichât notre intelligence, je ne remarquai jamais qu'elle en fût moins considérée. Elle avoit pris, depuis long-temps l'effor, si haut ; elle avoit ou surpris, ou captivé les suffrages de tant de gens faits pour donner le ton par-tout, qu'elle pouvoit sans peine se passer de l'approbation du reste de la ville. D'ailleurs, le monde semble en être venu à ce qu'on pourroit appeller

une amiable *composition*, avec les femmes dont le vol, ou le mérite indépendant du sexe, fait naître sa surprise, & parvient à le frapper *en grand*. Il semble, en elles, faire grace aux mêmes foiblesses pour lesquelles on le voit sans pitié déchirer tant d'autres femmes. Il faut, pour cela, de l'esprit, des attrait & de l'audace. Que dis-je, ce n'est pas même assez; il faut encore de la suite, & de la dignité, même dans l'indécence. On peut, avec le public, être à-peu-près ce que l'on veut, pourvû qu'on soit toujours le même, & qu'on le soit noblement. Mais, il ne faut pas lui prêter le flanc; par une marche qui démente le caractère une fois donné. Et malheur sur-tout à la prudence, qui paroît cesser de l'être! sa première foiblesse est un crime aux yeux mêmes de ceux qui ne regar-

doient pas sa régularité comme une *Vertu*. Et d'où vient ce déchaînement ? Ne seroit-ce pas , de ce que la plupart de ces femmes raisonnables , font trop valoir un mérite qu'elles ne tiennent que d'un tempérament qui les garantit des attaques du dedans , ou d'une figure taillée pour leur épargner celles du dehors ?

Milady, qui ne changeoit que d'objet , sans jamais changer de conduite , n'avoit rien à redouter du public , qu'elle avoit accoutumé à respecter ses goûts ; & je me trouvai tout d'un coup , chez elle , le maître de la maison , sans que personne parût s'en formaliser.

Ce ne fut pourtant pas tout-à-fait impunément , que je m'abandonnai au torrent d'une passion , qui paroissoit remplir toute mon ame. *Mervill*, & mes autres amis ,

qui voyoient toute ma foiblesse, non contents de la déplorer, unirent leurs efforts pour tâcher d'en rompre le cours. Mais leurs conseils, leurs railleries, & leurs reproches mêmes, furent également inutiles. Ma passion pour *Milady*, me rendoit insensible à tout. Mes sentimens pour *Lydia*, finon déracinés, du moins rélégués, pour ainsi dire, au fond de mon trop foible cœur, se trouvoient comme absorbés dans la fatale ivresse de mes sens; & je me livrois avec tant d'emportement aux excès dont l'amour & la vanité, comme à l'envi, me faisoient un mérite; que ma santé, en parut sensiblement altérée. Mais, si je m'en apperçus, avec douleur; je n'en songeai pas plus à me corriger.





CHAPITRE V.

*Conclusion de l'aventure de LADY
TRÉVERS.*

LA voluptueuse Lady, qui joignoit à ses charmes naturels, une science consommée dans les mystères de l'amour, imaginoit tant de raffinemens, & les varioit avec tant d'art, que chaque jour lui donnoit à mes yeux de nouveaux charmes. Soit que, dans ses voyages; elle eût acquis de si rares talens, soit qu'ils lui fussent naturels, & seulement modifiés par l'art; je trouvois en elle à la fois le feu profond de l'Espagnole, l'emportement de l'Italienne, le sentiment vif & délicat de la Françoisise, & l'élégante propreté de l'Angloise. Elle étoit

D iv

seule enfin ce que je puis presque appeller , un Sérail de *Beautés*... C'étoit pour moi , chaque jour , une maîtresse nouvelle , & toujours plus piquante que la veille.

Eh ! comment résister aux attraits d'une passion fondée sur le plaisir , & soutenue par l'esprit & les graces ? Comment suspendre des services , qui portoient avec eux une si riche & si délicieuse récompense ?

Il est vrai que , pour son propre intérêt , elle me prêchoit souvent la modération. Mais c'étoit une vertu , dont un seul de ses regards m'interdisoit la pratique.

On prétend que les excès entraînent avec eux les principes de leur destruction , & que la chute , ou le déclin des passions enveloppe souvent leur cause. Mais mon amour pour *Lady Trévers*,

est une preuve du contraire. Malgré le triste état de ma santé, malgré mon dépérissement qui, chaque jour en dépit de mes soins, frappoit tous les yeux ; le feu de mon imagination le nourrissoit toujours ; & ce qui en prouvoit la force, c'est que je l'exprimois toujours beaucoup moins que je ne voulois.

Ma tendre tante, cependant, d'autant plus allarmée de mon état, qu'elle en connoissoit moins la cause, avoit recours à tous les Médecins, & me persécutoit, pour me soumettre à leurs avis. *Mervill*, avec d'autres lumieres, après avoir trop éprouvé que les conseils de l'amitié ne pouvoient rien sur un cœur amoureux, m'avoit, quoiqu'avec peine, abandonné à mon penchant : fondé sur l'axiome peu certain,

Que les maux violens, se guérissent d'eux-mêmes

Ce n'étoit qu'à la seule *Lady Trévers*, qu'il étoit réservé de rompre mon enchantement.

J'étois, depuis près de quatre mois, l'esclave, ou pour mieux dire, le martyr heureux du goût que sa figure & son adresse avoient su m'inspirer ; lorsqu'un jour que je la savois sortie, j'entrai chez elle, vers deux heures ; & me glissai dans son appartement, sans avoir été aperçu par ses gens, dont la plupart l'avoient suivie. Là, déterminé à l'attendre, je pris un livre, & me jettai dans un fauteuil.

Le bruit que j'entendis dans l'appartement, m'annonça bientôt son retour. Alors, par pure fantaisie, & pour la surprendre encore mieux, je passai dans son cabinet de toilette, & j'en tirai sur moi la porte ; en y laissant pourtant assez de jour, pour que je pusse découvrir ce que feroit *Lady Trévers*.

Je la vis entrer seule, encore en habit du matin. Après un coup d'œil circulaire, elle approcha du cabinet où je m'étois caché, & tira le cordon de la sonnette. *Mistris Verger* parut. (C'étoit la confidente favorite ;) & *Myladi* lui demanda si, le *Lord* * * * (c'étoit de moi qu'elle parloit) étoit venu à la maison ? *Verger* lui répondit, que non. Sur quoi, la Dame, avec un air dont je fus piqué jusqu'au vif : eh bien, dit-elle, il n'y a pas grand mal. Qu'on dise, en bas, que je ne suis au logis ni pour lui, ni pour personne ; & revenez, dans le moment.

Cet ordre général, & dans lequel je me voyois si dédaigneusement compris, m'étonna fort, & me détermina à profiter du poste où le hazard m'avoit placé, pour pénétrer les vrais motifs d'un chan-

gement, auquel je n'eusse pas imaginé devoir m'attendre.

Tandis que mes soupçons naissans me faisoient parcourir toutes les possibilités, *Mistris Verger* revint. Eh bien, lui dit *Lady Trévers*, aurons-nous enfin cette femme?... Elle vient d'arriver, Madame.... En ce cas (reprit *Mylady*) demandez à *Buralt* s'il peut monter, ou s'il veut que j'aille chez lui?... Oh, Madame! il est beaucoup mieux; il a passé tantôt plus d'une heure, chez l'Intendant.... Dites-lui donc, qu'il vienne, & que la nourrice monte avec lui.

Verger part, à ces mots; & moi je reste confondu, cherchant en vain quel peut être le but de cette étrange attention de *Milady*, pour un homme de cette espece.

Je savois, que certain *Buralt* étoit dans la maison, sans avoir ja-

mais apperçu, que *Lady Trévers* l'eût distingué des autres Domestiques. C'étoit un Suisse, assez matériel, que dans le cours de ses voyages, elle avoit pris à son service. Et j'admirois quels pouvoient être les motifs d'un tel excès de charité; quand la porte s'ouvrit, & me montra *M. Buralt*, soutenu par *Mistress Verger*, que suivoit, à quelque distance, une modeste & grosse Paysanne.

Aussi pâle qu'exténué, ce malheureux se soutenoit à peine; & tandis que *Lady Trévers*, examinoit le sein de la Nourrice, il se jeta sur le lit de la Dame.

J'en croyois, à peine, mes yeux!... Quoi, c'est *Lady Trévers*, disois-je, intérieurement, en frémissant de honte & de fureur? c'est cette fiere & superbe *Lady*, qui se dégrade, & s'avilit pour un tel monstre?... Et ce méprisable mortel, ce vil esclave est mon rival!....

Accablé de ce coup, je restai long-temps immobile, & déchiré d'un sentiment d'affliction, qui l'emportoit (je le dis à regret !) sur mon indignation même.

Les tendres soins de *Milady*, qui soutenoit son malade, & l'excitoit à reprendre courage, étoient d'une nature à ne laisser dans mon esprit rien d'équivoque. Et l'état de ce malheureux, me rappelant celui que j'allois peut-être éprouver, ne me permettoit plus d'envisager *Lady Trévers* qu'avec horreur.

Je fus prêt d'éclater, & d'aller ajouter un personnage au groupe affreux que j'avois devant moi. L'orgueil seul me retint; & l'indignité de ce que je voyois, sauva *Lady Trévers* de mes transports.

En la couvrant d'opprobres, en cet instant, je me ferois sans doute soulagé, mais en m'avilissant; & je me

respectois moi-même, en l'épargnant.

La Nourrice fut renvoyée, avec ordre de revenir; & *Lady Trévers*, après quelques expressions qui désignoient plus que jamais ses sentimens pour son cher Serviteur, voulut, à toute force, le reconduire à son appartement.

Ce dernier trait, me fit quelque plaisir. Il me procuroit le bonheur de fuir, sans être vu, & d'éviter une explication, où malgré mes nouveaux sentimens pour *Milady*, j'aurois peut-être eu quelque peine à renoncer.

Dans la chaleur de mon ressentiment, le besoin d'exhaler mes transports, me fit courir chez *Mervill*; qui, fort heureusement pour moi, ne devoit rentrer que la nuit; & je fus charmé que le hazard m'eût préservé du ridicule de jouer à ses yeux un mauvais rôle.

J'étois si foible cependant , si terrassé par le conflit des mouvemens qui m'avoient agité , que je me reposai quelques instans dans l'appartement de *Mervill*. Et ce fut là , qu'après avoir repris-haleine , & plus que jamais affermi dans mon profond mépris pour celle qui le matin même étoit encore mon idôle ; la rage & la vengeance me dictèrent la lettre de congé , que je destinois pour *Milady*.

Cette héroïque épître terminée , je revins chez moi & chargeai l'un de mes gens de la remettre en main propre à la Dame , sans attendre aucune réponse.

Elle n'en fit pas en effet ; & je n'en fus point étonné : elle étoit trop vaine pour demander grace & trop corrompue pour se réformer , quoiqu'elle eût bien été assez fausse pour chercher à me déguiser ses égare-

mens, ou à les justifier, si elle eût pû se flatter d'y réussir. Mais le mépris qu'elle devoit me présumer pour elle, est le vrai topique de l'amour, même de celui qui n'est pas fondé sur l'estime; parce qu'on ne peut aimer ce qu'on méprise sans ressource, quoiqu'on aime quelquefois ce qu'on n'estime pas trop. Peut-être même y a-t-il une sorte de mépris qui ne détruit pas l'amour dans certaines têtes; & cela dépend autant de la trempe de ces têtes-là, que du genre de sentiment & de mépris que le même objet peut inspirer. Si la tête & la passion sont fortes, & que le mépris ne soit que de convention, (c'est-à-dire uniquement fondé sur les mœurs & les usages du pays que l'on habite) le sentiment peut l'emporter sur cette espece de mépris, qui n'est, pour ainsi dire, que

local, ou national. Car, avec une passion vive & un caractère indépendant & décidé, on peut se mettre au-dessus des préjugés de sa nation, sans se tenir asservi à mépriser ce qui n'est méprisable que dans son pays, & ne le seroit pas ailleurs. Mais, si le principe du mépris est dans la nature, qui est la même pour tous les hommes, & qu'il soit fondé sur des vices, ou des égaremens qui dégradent également par-tout; il n'y a ni tête ni passion qui puisse y tenir, au moins après la jouissance. Et si le commerce subsiste au-delà, ce n'est plus de l'amour, comme la liaison avec les méchans n'est plus de l'amitié.

Mais, revenons à *Milady*, qui probablement ne fut pas plus touchée de ma perte, que des traits piquans de ma lettre. La dépravation & l'insensibilité marchent

toujours d'un pas égal : l'habitude à l'ignominie , en émouffe le sentiment ; & *Lady Trévers* , qui s'étoit souvent fait un jeu de tromper trois ou quatre amans à la fois , ne pouvoit sentir vivement une rupture qu'elle étoit au moins sûre de colorer. J'appris même bientôt , que très-docile à l'un de mes conseils , elle avoit mis son cher *Bural* à la tête de sa maison.

Il est , dans certains cas , des énormités consolantes.... Je l'éprouvai , dans cette occasion ; & le plaisir de me voir affranchi d'un si funeste engagement , me fit moins regretter les peines & les soins que m'avoient coûté mon erreur. Car l'amour , n'est que la foiblesse d'un cœur sensible ; mais la dépravation est le vice d'un esprit faux , & d'une ame mal née.

Ces réflexions , qui m'occupe-

rent toute la nuit, m'éclairaient bien sur l'indignité de mon attachement, mais ne me consolient pas du plaisir que j'avois perdu. Je le regrettois encore, au moment que j'en détestois l'objet; & j'étois encore dans la même agitation, quand le tendre & vertueux *Mervill*, toujours prêt à revenir à moi quand j'étois disposé à l'entendre, parut dès le lendemain à mon lever. Loin de me demander la cause du nouvel abattement qu'il remarquoit sur mon visage, il s'en tint à s'informer de ma santé, sans même me parler de ma visite de la veille. Mais le sentiment de honte, ou plutôt de vanité, qui m'avoit fait prendre d'abord la résolution de lui cacher mon aventure, céda bientôt à celui d'une amitié si compatissante & si discrète. Après lui avoir tout conté, je fus encore plus

pén
pelle
gara
dit e
un
tron
enfi
I
de
pou
hon
à pr
de p
mou
ou c
à m
que
cœu
qu'a
quan
C
lâch
par

pénétré de voir que loin de me rappeler ses conseils , qui m'eussent garanti de cette humiliation ; il me dit en deux mots , que j'avois acheté un peu cher le bonheur d'être détrompé ; mais que ç'en étoit un enfin , & qu'il falloit en jouir .

Il ne faut que rire (ajouta-t-il) de cet événement , qui n'a rien pour vous de fâcheux , ni de déshonorant ; & vous avez deux partis à prendre , pour ne plus en effuyer de pareils : ou de ne plus faire l'amour que par forme d'amusement , ou d'y renoncer , s'il est possible ; à moins que vous ne trouviez quelque objet qui soit plus digne d'un cœur comme le vôtre..... Mais , qu'a-t-on besoin d'en chercher , quand on connoît des *Lydia*?...

Ce trait , qu'il n'avoit peut-être lâché que pour faire diversion , ou par plaisanterie , me pénétra jus-

qu'au fond de l'ame ; & l'avantage que mon ami en tira , du moins pour le présent , fut que la comparaison effaça même jusqu'à l'idée des faux plaisirs que j'avois trouvés dans le commerce de *Lady Trévers* , pour me livrer pendant quelques jours à celle de *Lydia*. Mais elle étoit absente ; il falloit à mon cœur un point d'appui , & ce n'étoit pas assez d'être consolé.... car je l'étois déjà !

Ce qu'on peut envier le plus , dans le caractère d'un fat , c'est sans doute la faculté de se consoler aisément ; & personne ne l'eut jamais plus souverainement que moi. Si les gens nés raisonnables , ou vertueux , se lassent d'avoir tort , les gens légers s'ennuyent de songer à ceux qu'ils ont eus ; & quand les premiers se guérissent par la réflexion , les autres se dédommagent par n'en point

faire, & finissent par recommencer. Ce fut-là, où me conduisit ma philosophie, . . . Libre de l'indigne attachement qui m'avoit si longtemps aveuglé, je n'imaginai d'autre moyen pour en effacer le souvenir humiliant, que de chercher quelques nouvelles aventures plus flatteuses pour mon amour-propre. Je comptois y trouver, ou le plaisir qui me dédommageroit avec usure, ou le dégoût, qui me délivreroit du soin de le chercher encore dans ce genre d'occupation.

Satisfait de ce demi-pas, que j'imaginai faire vers la sagesse; le premier usage que je fis de mes réflexions, fut de déclarer tacitement la guerre au sexe entier, pour me venger de la partie méprisable de son espèce, dont je n'avois à me plaindre que pour l'avoir ou mal connue, ou trop prise.

Je n'étois ni assez déraisonnable, ni assez injuste pour mettre toutes les femmes au même rang ; ou du moins je n'osois m'avouer cette injustice , qui en dégradant ma raison , auroit humilié mon amour-propre. Mais , il faut convenir , de bonne foi , que la masse du sexe , en général , avoit de médiocres droits sur mon estime. J'avois remarqué , que la plupart des femmes ne donnoient communément de ridicules & de dégoûts qu'à ceux qui les craignoient , ou qui les respectoient le plus ; & que , pour réussir presque sûrement avec elles , il suffisoit de l'avoir le moins mérité. J'en ignorois , alors , la cause ; & si j'y avois réfléchi , je l'aurois trouvée dans le caractère même de ces femmes que je me plaisois à blâmer en gros , sans les examiner en détail. Les folles & les coquettes méprisent ou fuyent
la

la circonspection , la sagesse & le respect , qui par des motifs ou des intérêts différens les ennuyent. Et comme elles forment le grand nombre de celles qui sont attaquées & même fréquentées par les fats , qu'on appelle ailleurs gens à *bonnes fortunes* ; ceux-ci n'ont ni les moyens , ni le loisir ou l'envie de rendre justice à ce petit nombre de femmes raisonnables , & pourtant sensibles , qui ne cèdent qu'au vrai mérite , ou n'en trouvent jamais assez pour se rendre : sans parler de celles qu'une vertu ferme & constante met au - dessus de toutes les foiblesses , & de leurs propres desirs.

Aussi éminemment pourvû que je l'étois de cette sorte de mérite nécessaire , & fait pour obtenir la seule espece de fortune où je me bornois avec le sexe ; il ne me resta

plus d'autre desir que celui de professer une galanterie aisée, d'éviter avec soin tout attachement sérieux, de chercher enfin le plaisir par-tout où je croirois le rencontrer.

Il ne me manquoit plus que des occasions & de la santé, pour remplir ce projet philosophique; & je fus bientôt servi à souhait, sur les deux points.



I
tu
da
qu
qu
d'e
ma
l'e
cel
on
aff
né
tro
de



CHAPITRE VI.

LES TROIS DAMES.

Sixieme aventure.

IL me resta de ma dernière aventure, l'honneur d'avoir fixé pendant quatre mois une femme telle que *Lady Trévers*, celui de l'avoir quitté le premier, & le mérite solide d'être promptement rétabli d'une maladie qui n'étoit venue que de l'excès de mes talens. Car, tout cela perça ; on en favoit une partie, on devina le reste, & j'aidai sans affectation, suivant l'usage, à la pénétration des curieux.

Ç'en fut assez pour déterminer trois femmes de l'espece & du rang de *Milady*, à m'attaquer toutes

trois à la fois , par des motifs & des intérêts différens. La première , avec une taille de Nymphe & des traits auxquels il ne manquoit que de l'ame ; n'avoit pas trouvé un seul adorateur depuis quatre ou cinq ans qu'elle étoit dans le monde , où elle promenoit ses charmes avec assez d'éclat pour lui faire attribuer l'intention de les mettre en œuvre. Sans être ni assez fiere , ni assez coquette pour inspirer trop de respect ou de dégoût , on ne lui avoit pas cependant fait l'honneur de l'attaquer ; moins peut-être par la difficulté du succès , que par le peu de goût pour l'entreprise. Il en étoit pourtant cent autres qui ne la valoient pas. Mais son ton & son maintien , toujours les mêmes dans toutes les circonstances , lui avoient fait supposer une nullité de sentiment , ou de caractère , qui

avoit écarté les soupirans. Comme s'il en falloit pour la plupart de ces Messieurs, qui n'en ont point ! Mais, les gens à passion en veulent pour s'attacher, les gens à airs pour se décorer ; & *Milady* ne flattoit ni le sentiment des uns, ni la vanité des autres. Elle étoit donc isolée, avec toutes ses graces ; & l'ennui de sa situation fit naître à cette femme, qui par la seule force *d'inertie* auroit peut-être résisté à toutes mes attaques, l'envie de me faire des avances que je lui refusois comme tous les autres.

La seconde, étoit une coquette délaissée depuis quelque temps, pour un mauvais choix qu'elle avoit fait en dernier lieu. Cette malheureuse affaire ébruitée, avoit écarté les gens du bel air, par la honte de succéder à un homme qui

n'avoit que le mérite obscur d'être sensé, avec le tort de demeurer bourgeoisement & sans emploi, dans la Cité. Elle imagina donc de me choisir, pour la remettre (comme on dit,) sur le *Trottoir*, par un engagement qui fit oublier le dernier.

A l'égard de la troisième; l'insipidité de deux passions romanesques qui l'avoient ennuyée, l'avoit ramenée du sentiment qu'elle avoit cru avoir, au goût des plaisirs solides qu'elle avoit pris pour lui; & je lui parus assez célèbre par mes exploits, & assez reposé de mes fatigues, pour faire avec moi l'épreuve de sa nouvelle philosophie.

Au surplus, ces trois femmes étoient assez jeunes & assez jolies pour faire honneur à trois sats de la meilleure espèce. Le comble de la célébrité, pour un d'eux, eût été

de les asservir & de les tromper toutes trois. Mais, il me sembla qu'il n'étoit réservé qu'à moi d'être seul l'objet de leurs poursuites, & de les voir faire vis-à-vis de moi le rôle humiliant que mes confreres en fatuité se feroient empressés de jouer avec elles. Je ris encore de moi-même, en songeant avec quelle complaisance je les vis aspirer à ma conquête !... Et je me livrai donc à cette nouvelle espèce de triomphe, avec l'ardeur d'un conquérant qui veut envahir en même temps trois États voisins, & le plaisir qu'il goûte en les voyant venir au-devant des fers qu'il leur prépare. Je trouvai même, à force de réflexions, qu'il étoit beau de venger mon sexe du leur, en faisant essuyer à ces trois coquettes les épreuves & les mortifications dont elles & leurs semblables avoient ac-

cablé tant de dupes ; & ce projet de ma vanité me parut un acte de justice , digne d'un Législateur philosophe. Il est vrai , que j'y acquies une connoissance bien utile & bien profonde ; car je conçus , en le jouant , le rôle des coquettes , qui m'avoit toujours paru aussi insipide pour elles , que cruel pour leurs victimes ; & je sentis , qu'avec de la vanité , du goût pour le plaisir ou pour la dissipation , peu ou point de sentiment , un grand désœuvrement , & peu de solidité , une femme mourroit d'ennui , si elle n'étoit coquette , & qu'elle doit s'amuser de l'être. Aussi , m'amusé-je beaucoup , pendant que je m'en occupai. Et c'étoit un spectacle charmant pour moi , que la rivalité des trois femmes qui s'étoient avisées de m'entreprendre !

Leurs menées furent d'abord as-

sez fourdes , par la crainte de se commettre vis-à-vis de moi , du public , & d'elles - mêmes. Mais , quand je jouai successivement avec elles les froideurs , les bouderies , les préférences , & toutes les fines- ses de l'art que leur commerce m'a- voit apprises ; je les vis , par degrés , s'échauffer au point , que bravant les bienséances , & négligeant sou- vent l'intérêt même de leur pas- sion , elles parvinrent à donner au public les mêmes scènes ridicules que nous lui donnons si souvent.

Lady Trévers en fut deux ou trois fois témoin , dans quelques - unes de ces grandes assemblées où je me plaisois à traîner mes captives à ma suite ; & je crus qu'elle alloit aussi se mettre de la partie , par la con- tagion de l'exemple , ou plutôt par le dépit de voir un esclave échappé de ses chaînes , en donner à tant

d'autres. J'en aurois été enchanté, pour l'humilier & la punir. Car quoique nous vécussions ensemble avec la politesse froide & mesurée de deux athletes qui connoissent leurs forces, je fis quelques pas qui n'avoient pour but que de lui en faire faire d'autres. Elle le sentit, sans doute; & ne voulant pas me donner sur elle un avantage qui auroit renouvelé l'éclat du premier, en augmentant mon triomphe; elle se contenta d'en rire avec le public. Je crus même qu'elle alloit pousser le zele & la charité jusqu'à éclairer mes trois conquêtes, sur leur égarement & mon caractère; & je l'attendois là, pour dévoiler le sien, & la démasquer. Mais, quelques mots lâchés de part & d'autre, lui firent sentir que je la pénétrois à mon tour; & contente de cette escarmouche, elle me laissa

jouir tranquillement de toute ma gloire. Mais ce n'étoit qu'une jouissance de vanité, qui ne pouvoit être plus solide que son principe, & je ne tardai pas à m'en dégoûter. J'aurois pourtant fini mieux, ou plus tard, cette espece de Comédie où je jouois le beau rôle, sans un incident imprévu, qui en avança la catastrophe.

Je m'apperçus que mes trois actrices, ou contentes du genre de service que je leur avois rendu, en les remettant en scene suivant l'usage auquel elles m'avoient destiné; ou peu satisfaites du partage de mon temps & de mes soins que j'avois jugé à propos de faire entre elles, songeoient à me donner des successeurs qui ne fussent, ou ne parussent être qu'à elles. Car tout le monde étoit au fait du *traité de partage* que j'avois fait dans mon

empire. Mais leur amour-propre perdoit ce que le mien gagnoit à la publicité, & leur projet étoit d'avoir leur revanche. Quoique chacune d'elles prît fecrettement ses mesures, pour une rupture qui pût les venger en même temps de leurs rivales & de leur tyran; je vis assez tôt leurs dispositions militaires pour ne pas perdre la bataille en la recevant, & je m'arrangeai en conséquence.

Je liai une partie de campagne, où je les engageai toutes trois, avec les successeurs qu'elles me préparoient. Et comme j'avois l'esprit & le cœur plus libres que les transfuges qui cherchoient à m'échapper, & les prétendans qui vouloient me les enlever; je démêlai d'abord, que le plan de campagne des unes & des autres n'étoit pas encore arrêté. L'objet général de ces trois

couples , étoit bien de se lier ensemble ; mais leurs choix respectifs n'étoient pas encore faits , parce qu'au fond les objets leur étoient assez indifférens , pourvu qu'en fin de compte , il en revint à chacun un amant & une maîtresse. Ainsi , il me fut aisé de semer assez d'embarras sur leur marche , & de jeter assez de soupçons au milieu de leurs différens intérêts , pour empêcher une conclusion trop précipitée.

Je pouffai même la perfidie , (car la fausseté en est toujours une , même avec les gens faux) jusqu'à flatter séparément chacune de ces trois femmes du sacrifice que je voulois faire à chacune en particulier , des deux autres ; & l'on sent bien que cela seul fut suffisant pour les retenir toutes trois , & désoler les aspirans.

Le jour du départ étant enfin

venu, j'arrangeai despotiquement les voitures ; de façon , que je revins dans la même avec mes trois Sultanes , au grand étonnement de mes successeurs humiliés , & des spectateurs témoins de mon triomphe. Je ne fus même pas plutôt dans le carrosse , qu'après avoir fait successivement , mais sous des noms empruntés , le portrait au naturel du caractère de mes trois maîtresses , des vues différentes qu'elles avoient eues en me prenant , des moyens qu'elles avoient employés pour y parvenir , des tours qu'elles s'étoient joués respectivement , des faussetés qu'elles s'étoient permises , & de tout ce qui s'étoit passé de plus particulier entre elles & moi ; j'ajoutai , que les graces de la figure sans l'esprit , l'esprit sans le goût du plaisir , & le plaisir même sans le sentiment , ne pouvoient former un

attachement digne de la confiance
d'un cœur vraiment sensible.

C'étoit les peindre toutes trois ,
en leur annonçant en même temps
la résolution de les quitter , & les
motifs de la rupture. Et , pour n'a-
voir point à me reprocher de leur
avoir rien déguisé ; je finis , en
mettant pied à terre à la Comédie ,
où je devois les laisser , par dire :
que quand on avoit eu le malheur
de rencontrer si mal , le meilleur
parti à prendre , étoit de chercher
mieux.

Je ne sai quel effet mon apolo-
gue produisit , jusqu'au moment où
chacune d'elles , en rentrant au logis ,
trouva un congé en forme , par le-
quel je lui mandois , & dans les
mêmes termes , que mes réflexions
m'avoient conduit à ne vivre doré-
navant que pour le seul objet qui
en étoit véritablement digne. Mais ,

je jugeai par leur réponse, que chacune d'elles, suivant mon plan, avoit cru l'une de ses deux rivales préférée. Car elles me répondirent toutes, parce qu'elles n'étoient ni assez estimables, ni assez méprisables pour affliger le mépris ou l'insensibilité; & que leur jalousie mutuelle excita leurs reproches, ainsi que leur curiosité. Je le vis clairement par leurs démarches, qui m'amuserent pendant quelque temps; puisque sans se rien communiquer les unes aux autres, elles firent de grandes perquisitions pour découvrir la rivale préférée; & que ce ne fut qu'après quelques scènes réjouissantes pour les spectateurs, qu'elles furent toutes trois informées du triple congé que je leur avois donné. Les compagnons de notre voyage, le savoient déjà; & mes trois rivaux l'apprirent des pre-

mie
mo
d'ob
troi
que
les
hon
le r
été
que
neu
que
con
la f
re,
dan
coq
gén
escl
d'ou
par
I
mit

miers , parce que je leur fis dire modestement que je ne mettois plus d'obstacles à leurs prétentions sur trois infidelles que je n'avois fait que prévenir. C'en fut assez pour les faire renoncer à elles , par la honte & le ridicule de n'avoir que le rebut d'un homme qui leur avoit été préféré si publiquement , quelques jours auparavant. Leur honneur , & celui du corps , exigeoient , que pour donner l'équivalent d'un congé en forme à leur retraite , ils la fissent avec l'éclat d'une rupture , qui achevât de mettre le public dans la confidence. Et mes trois coquettes , livrées à la plaisanterie générale , se trouverent , après cet esclandre , fort au-dessous de l'état d'où elles avoient prétendu se tirer par mon moyen.

Le bruit que fit cette aventure , mit le comble à ma célébrité , &

m'en procura cent autres dont le récit m'ennuieroit aujourd'hui peut-être autant que le public ; car elles se ressembloient toutes. Vanité, coquetterie, indiscretion, & fausseté de part & d'autre ; liaison de projets, de convenance, ou de caprice, tracasseries, dégoûts, ruptures, & remplacemens : voilà le fond & la marche ordinaire de ces sortes de commerces, qui ne sont variés que par la différence des caractères & des circonstances. On diroit que ce sont des combats simulés où chacun fait ce qu'il doit faire, & l'exécute à la minute. Et pour faire une comparaison, plus analogue au sujet ; il me semble voir ces contredanses froidement vives & monotones, qui, avec quelques différences pour l'air, le mouvement & la durée, commencent, figurent, & finissent toutes de même. C'est une

face
tim
nat
&
rée
tie
la r
s'y
par
Ce
dieu
com
vain
céd
auc
plai
côte
l'au
fair
dan
tie,
tre.
enc

façon bien bizarre de traiter un sentiment dont le principe est dans la nature, que de le mener par règle & par art comme une danse notée, ou par calcul comme une partie d'échecs ! Et quelles têtes, pour la règle & le calcul, que celles qui s'y adonnent dans les deux sexes par état, & comme par métier !... Ce que j'y trouve de plus fastidieux, c'est que l'homme attaque communément avec la certitude de vaincre, & la femme avec celle de céder : en sorte, qu'il n'y a, pour aucune des parties, cette sorte de plaisir qui naît de la résistance d'un côté, & de la force de l'attrait de l'autre. Il faut convenir, que cela fait un jeu bien insipide ! & cependant, on n'a pas plutôt fini une partie, qu'on en recommence une autre. Et les femmes, sur-tout, font encore alors une faute bien con-

traire à leur objet. Elles disent presque toujours le passé au nouvel amant dont elles sont occupées , dans le temps qu'elles cachent avec soin leurs nouveaux projets à celui qu'elles vont quitter. Ainsi , l'on finit avec l'un , par un mauvais procédé qui le révolte sans le dérouter sur ce qu'il verra bientôt , s'il ne le voit déjà ; & l'on commence avec l'autre , par une indiscretion inutile qui l'indispose. Il faudroit plutôt faire le contraire. Ce seroit le moyen de multiplier ses amis , sans effaroucher ses amans ; & c'est une politique qui a réussi plus d'une fois , sur-tout à ceux dont le cœur a un peu circulé dans la société. On ne cesse point de se voir , parce qu'on n'a pas rompu ; on se revoit insensiblement avec plaisir , parce que le ressentiment s'éteint , & que l'habitude & le

goût font renaitre , par degrés , la familiarité.... Eh , que de fortunés , en tout genre , ont été faites par une suite des liaisons restées d'un commerce daté de vingt ans , qui avoit laissé de part & d'autre un fond d'intérêt & de sensibilité ! On fait cause commune , on se protège & se défend réciproquement , parce qu'on se rappelle le temps où tout étoit commun ; & l'on s'échauffe par souvenance , ou par ménagement pour l'objet qui plaisoit alors , & qu'il est toujours agréable d'obliger , ou quelquefois dangereux de mécontenter. Ce parti , entre amans qui se lassent l'un de l'autre , est si avantageux , & de plus si honnête , que je ne comprends pas comment si peu de gens s'en avisent parmi le nombre prodigieux de ceux qui se mêlent de la profession , & qui ont sous les yeux tant d'exemples frappans de son extrême utilité !

Pour moi , qui ne songeois guères alors à faire mon chemin par les femmes , encore moins à faire des amies dans une espece que j'avois l'insolence de mépriser , parce que je n'en connoissois , pour ainsi dire , que le rebut ; je continuai à pousser mes erreurs & mes avantages dans le vaste champ de la galanterie & de la fatuité.

Mais , quelques talens supérieurs que je me fusse cru pour adopter ce train de vie , j'y rencontrai mille dégoûts que j'avois peu prévus. Mon amour pour mes aises , joint à certain reste de candeur , & de cette espece de bonté que je devois encore à la jeunesse , excitoient souvent mes remords. Je rougissois , intérieurement du moins , de me trouver à chaque instant ingrat ; & j'avois plus de peine à rompre une inclination , que de plaisir à en former une nouvelle.

M
encon
remo
malgr
sez de
fir ba
maîtr
pos
rés ,
bloit
pour
L
fond
par
nion
com
sans
jalo
sans
en l
cor
mal
la h

Il est vrai , que ma vanité vint encore à bout d'étouffer jusqu'à ces remords mêmes , & de m'inspirer , malgré mon honnêteté naturelle , assez de cruauté , pour trouver un plaisir barbare à jouir du désespoir d'une maîtresse abandonnée. Plus son repos ou sa réputation étoient altérés , plus mon triomphe me sembloit brillant ; & ç'en étoit assez pour m'endurcir.

Les femmes ont beau dire ; au fond du cœur , elles sont ennemies : par conséquent trop incapables d'union , pour s'opposer à l'ennemi commun , qu'elles subjugueroient sans doute , si leurs rivalités & leur jalousie mutuelle , ne l'invitoient sans cesse à de nouvelles perfidies en les lui pardonnant , & plus encore en y applaudissant. Ainsi , le malheur d'une femme , en flattant la haine ou la malignité des autres ,

est le motif qui les détermine toutes, à l'envi, à tenter la conquête d'un inconstant qu'elles se flattent de fixer, ou d'un perfide qu'elles espèrent convertir; & le triomphe le plus flatteur pour leur vanité, est de tourner la tête à celui qui en a tourné mille autres. Je courus donc, les yeux fermés, cette même carrière que tant de fâts (que je méprisois pourtant de tout mon cœur!) avoient parcourue avant moi, & dans laquelle, en vérité, je ne trouvai jamais ces vrais plaisirs dont l'espoir seul m'avoit séduit.

Ma vanité même, bientôt, n'y trouva plus son compte. Je ne pouvois me dissimuler que mes victoires me coûtoient trop peu pour être flatteuses, ou quelquefois trop pour ce qu'elles valoient.

Mais, je croirois abuser de l'indulgence

dulgence du lecteur , en me jettant dans un détail plus circonstancié , qui ne lui feroit voir encore que des triomphes suspects , ou de brillantes sottises.

L'homme , à vrai dire , est toujours un enfant plus ou moins jaloux de ses nouveaux colifichets ; & qui ne se guérit comme eux des fantaisies , & des goûts trop immodérés , que par une indigestion.

C'est ainsi , que parvenu au période de mon caractère ; après avoir acquis le nom & la célébrité du plus heureux , & du plus dangereux des fats ; je me dégoûtai de mon rôle ; & devins insensible à mes succès. Mes sensations altérées par l'abus outré d'un plaisir , qui pour comble de maux , n'en étoit encore un pour moi que par habitude & par vanité , laissoient mon

ame sans ressort au sein de la volupté même.

En un mot , je me vis réduit (car l'amour-propre a des ressources infinies !) à imputer mes dégoûts à la facilité des femmes. Je fus assez ingrat, pour oublier tout ce qu'on daignoit m'épargner de temps, de modestie & de sincérité , au point de leur en faire un crime ; pour me trouver enfin méprisable à mes propres yeux , de me donner à si bas prix.

Je me vis donc , avec douleur , au rang de ces Sultans blasés sur le plaisir , qui , dans leurs vastes & nombreux Sérails , surpris par les langueurs qu'enfante la satiété , sentent enfin que le cœur seul , en fait d'amour , fait préparer des mets dignes de l'appétit des sens.





CHAPITRE VII.

*Dégoût de Milord D*** pour les
aventures d'éclat. Il se détermine,
de nouveau, à chercher LYDIA.*

CE fut alors que l'image de *Lydia*, de nouveau triomphante, & dissipant les nuages grossiers dont le libertinage avoit rempli mon imagination, releva mon ame abattue; & je ressentis avec douleur, mais avec fruit, que le véritable amour seul pouvoit me procurer une félicité durable.

Tout disposoit heureusement mon cœur à déplorer ma conduite passée. Son réveil fut sensible, & lui rendit toute sa dignité. Je le sentis gémir, d'avoir été séparé si long-temps du seul objet digne de

le remplir. Je me rappellois ces instans , où je connus pour la première fois l'amour !... Ces tendres sentimens , & cette douce émotion , qu'avoit fait naître en moi le seul aspect de *Lydia* , se retraçoient à mes yeux , & bien plus encore à mon cœur , en me reprochant (si j'ose m'exprimer ainsi) le meurtre volontaire & si long-temps perpétré de ma propre félicité ! J'admirois , en me détestant , par quel charme fatal , par quel aveuglement honteux , j'avois sacrifié ce qui pour moi sans doute étoit une divinité , à des objets à peine dignes de l'honneur de lui être offerts pour victimes !

Je me jugeai , ou plutôt je me condamnai moi-même , & si sévèrement , que mes remords firent taire jusqu'aux reproches que j'avois à faire à *Lydia* , eu égard à

l'incertitude où elle m'avoit laissé sur le lieu de sa retraite. Que dis-je , hélas ! en la justifiant , pouvois-je me dissimuler le peu de soins que je m'étois donnés pour la découvrir?... Et malgré sa défense expresse , en avois-je donc fait assez pour ne pas m'accuser , intérieurement , de négligence ?

Dans ce subit & violent reflux de passions , je résolus d'expier mes torts , & de chercher par-tout ma *Lydia* , avec l'ardeur du plus déterminé héros de *Pharamond* , où de *Clélie*.... Heureux encore , si je la retrouvais , de me soumettre à tous les traits de son ressentiment !

J'avois déjà pensé , plus d'une fois , peut-être avec assez de fondement , qu'elle avoit quitté l'Angleterre , & que c'étoit par-tout ailleurs qu'il falloit la chercher. Une beauté de cette espece , me disois-je,

& dans un Royaume borné, n'eût pû rester si long-temps ignorée.

Sitôt que mon projet fut arrêté, rien ne me retint plus que le desir d'amener ma tante au point de consentir que je partisse enfin pour mes voyages.

Sa facilité me surprit. Mais j'entrevis bientôt, quels en étoient les vrais motifs. Sa tendresse attentive au dépérissement de ma santé, en avoit enfin pénétré la cause; & quels que fussent les dangers qu'envisageât cette bonne parente, en me laissant parcourir l'Europe, elle croyoit devoir les craindre moins que ceux que j'affrontois en Angleterre. Ainsi, sa résolution de me laisser éloigner d'elle, étoit encore un effet de son foible pour moi.

Elle voulut pourtant, par forme de condition, que je l'accompagnasse auparavant dans la Province

de *Warwick*, où des objets intéressans exigeoient sa présence, & que je la ramenasse à Londres; après quoi, j'étois libre, & pouvois fixer; à mon gré, le jour de mon départ.

J'acceptai la condition, & d'autant plus volontiers, que je regardois ce pays comme le point d'où je devois partir, pour bien commencer mes recherches & suivre au hasard *Lydia*, de l'endroit même où je l'avois perdue.

Mervill, à qui je me fis un devoir de faire part de mon dessein, étoit, comme je crois ci-devant l'avoir dit, revenu de ses voyages.

Sans approuver entièrement ce que le mien avoit de romanesque, il me prouva sans ostentation combien son amitié m'étoit acquise, en offrant de m'accompagner. Je refusai, pour n'être point ingrat.

Mais cet aimable & digne ami savoit un sûr moyen de vaincre ma délicatesse. Il s'étaya de *Lady Bel-linger* ; & ma tante enchantée de me voir un tel conducteur, ne voulut rien entendre de ma part, & protesta, si je le refusois, qu'elle s'opposeroit à mon voyage.

Mes équipages, dès ce jour, furent donc ordonnés ; & je me vis contraint, quoiqu'avec le plus grand plaisir, de céder à *Mervill*.

Tandis que ces préparatifs se faisoient, je sentoisi avec joie que *Lydia* avoit repris tout son empire sur mon cœur. Content de mon état présent, le sot rôle que je jouois, même à mes propres yeux, dans les jours les plus brillans de ma fatuité, me paroissoit presque incompréhensible ; & mon étonnement me plaisoit, parce qu'il me prouvoit mon retour à la raison.

Je respirois un air nouveau, le calme regnoit dans mon ame ; un sentiment tendre & voluptueux remplissoit tout mon cœur, & devenoit encore plus doux, en me rappelant le naufrage où je m'applaudissois d'être échappé.

Je fis alors, & je goûtai délicieusement, la différence qui se trouve entre les plaisirs que la réflexion redouble, & ceux qu'elle détruit, pour ne faire de leurs ruines accumulées que la bûche de nos tourmens.

J'avois pourtant quelque chose à souffrir de mon trop d'impatience, de mes doutes, & de mes craintes. Mais ces souffrances mêmes, étoient bien compensées par la dignité de leurs motifs.

Enfin, tout étoit prêt pour notre voyage en Province ; lorsqu'à la veille du départ, je fus prié d'un

Bal masqué, que donnoit le Duc de N.....

Je ne comptois pas y aller. Mais *Mervill* m'y entraîna.

Rien n'étoit plus brillant & mieux choisi que l'assemblée; rien de plus élégant que la fête, où la magnificence étoit unie avec le goût.

La foule, ou le hazard, m'ayant enfin séparé de *Mervill*, je parcourais les différentes salles, avec l'indifférence naturelle aux sentimens qui m'animoient alors. Bien convaincu que le moyen le plus certain d'éviter la rechûte, est de douter encore de notre entière guérison; je tâchois d'éviter, ou d'écarter, sans affectation, tout entretien particulier avec les femmes.

J'étois donc assez desœuvré, & même démasqué; lorsque voyant, à quelques pas de moi, trois femmes

qui se parloient avec beaucoup d'action, la curiosité me prit de les reconnoître, & je m'approchai pour les examiner.

L'une d'elles, sur-tout, épuisa, quoique vainement, toutes mes conjectures. C'étoit une taille si fine, un œil si vif, un port si noble, un air si distingué, qu'elle intéressa mon cœur dès le premier moment. Je ne pouvois me lasser d'admirer les graces qui sembloient animer ses moindres démarches, ces charmes qui n'ont point de nom, & cet attrait, toujours mal défini, qui, sans être précisément ce qu'on appelle la *Beauté*, en est l'esprit & l'ame.

Je voulus détourner les yeux d'un si dangereux objet. Je les trouvai rebelles. Et frémissant de voir mon cœur d'accord avec eux, prêt à me replonger dans un nouvel éga-

rement, je ne songeois qu'à fuir; lorsque l'une de ces Dames, que je reconnus pour *Mistris Barmore*, vint à moi, en se démasquant, & me demanda si *Mervill* étoit au Bal. Je l'assurai qu'il y étoit; & ne pouvant résister à l'occasion qui se présentoit de m'approcher de la belle inconnue, je donnai la main à *Mistris Barmore* pour aller la rejoindre.

Je l'observois avec une attention, qui la frappa sans doute; & je crus entrevoir en elle un certain air d'inquiétude & d'agitation, qui me gagnoit moi-même.

Quant à sa compagne, elle s'entretenoit de temps en temps, mais à voix basse, avec *Mistris Barmore*, & paroissoit faire peu d'attention à moi.

Mervill, cependant, étoit venu se joindre à nous; &, dans l'instant, par forme d'à-propos, *Mis-*

tris Barmore demanda si nous avions vu *Miss Lovely*, qui le jour précédent avoit été présentée à la Cour ? *Mervill*, lui dit que non ; & je répondis, assez froidement, que j'étois alors chez le Roi. Eh bien, qu'en dites-vous ? reprit-elle, avec vivacité. Sur quoi, sans faire attention à l'intérêt qu'on pouvoit prendre au jugement que j'allois prononcer.... Ma foi ! (lui dis-je, étourdiment) tout ce qu'il vous plaira.... Je l'avois déjà vue, sans trop favoir ce qu'elle étoit.... C'est, dites-vous, *Miss Lovely* ?... Eh bien, c'est à-peu-près tout ce qu'on en peut dire.

Etes-vous fou ? (me dit, en me poussant, *Miss Barmore*.) Est-ce bien de *Miss Lovely*, que vous croyez parler ?... La connoissez-vous, en effet, pour oser prononcer ainsi sur son compte ? .

Peut-être la connois-je mal, (repliquai-je, en ricannant.) Voici pourtant, précisément, ce que j'ai vû : voyez si je suis juste. . . . Elle a de la taille & du tein, le visage assez bien, la main passable, & quelque agrément dans la voix. Mais, tout cela n'est pas vivant; ses traits n'ont point de jeu, sa contenance est timidement gauche, & j'ose présumer (par mon expérience, au moins!) qu'on peut la regarder impunément.

Vous êtes difficile, & plus que singulier dans vos opinions, (me dit alors *Mistris Barmore*, en levant les épaules.) On trouve, heureusement, par-tout ailleurs, d'autres sentimens que les vôtres, & d'un peu meilleurs yeux.

Ce ton de contradiction, acheva de piquer mon amour-propre; & loin de m'éclairer sur la sottise que

je venois de faire , j'y mis le comble en présence de *Lady Lovely* , (car c'étoit elle-même) dont je ne pouvois associer les traits avec ceux de la jeune *Miss* que j'avois vû présenter le matin.

Ainsi , sans prendre garde à certains mouvemens d'impatience & de dépit , que chaque trait mordant paroissoit exciter en elle , assez sensiblement ; je finis par dire , qu'on étoit aussi trop dupe de louer avec tant d'excès si peu de chose. A mon égard , (ajoutai - je assez haut) j'ai été tout aujourd'hui si fort excédé des termes de *prodige de beauté* , de *miracle de la Nature* , & de mille autres exagérations qu'on appliquoit à cette petite merveille , qui m'a paru très-peu merveilleuse , que je la laisse enfin pour ce qu'elle est. J'ajouterai pourtant , qu'il n'est peut-être qu'un seul ob-

jet, à qui tout cela pût convenir ; & que je suis si révolté de voir ces éloges prodigués à d'autres, que je renverferois volontiers toutes ces idoles, pour les mettre aux pieds de la seule Divinité qui puisse les mériter.

Je songeois intérieurement à *Lydia*, en achevant cette belle tirade, & regardois d'autant l'inconnue ; quand la troisieme Dame, se levant brusquement, dit à *Mistris Barmore* de la suivre ; & s'appuyant sur la jeune personne, prit congé de *Mervill*, & partit sans me regarder.

Mistris Barmore, cependant, feignant d'avoir à rattacher son masque, eut le temps de m'apprendre à quel degré j'avois poussé l'impertinence, en m'échappant ainsi sur le compte de la jeune *Miss*.

Vous êtes pourtant dans l'erreur,

(ajouta-t-elle) & vous étiez, sans doute, ou bien distrait, ou bien préoccupé, lorsque vous avez vu *Miss Lovely*, à la Cour!... Mais comment n'avez-vous pas aperçu tout ce que j'ai fait & dit pour mettre fin à votre rêve, & vous ouvrir les yeux? Mon dessein, en vous demandant ce que vous pensiez d'elle, n'avoit pour but que de lui procurer de votre part un compliment dont je la croyois digne; & vous êtes le seul qui le lui ayez refusé... Adieu; je vous abandonne à vos remords.

Je restai, je l'avoue, assez confus. Mais, toute réflexion faite, je fus bien moins fâché du *Quiproquo*, que de m'être trompé jusqu'à sentir pour cet objet masqué des mouvemens qu'il ne m'avoit pas inspirés lorsque je l'avois vu à découvert. Je dis même à *Mervill*,

en fouriant, que je conseillois fort à *Miss Lovely* de ne paroître que sous le masque. J'étois pourtant si peu satisfait de moi-même, & me croyois si foible encore après m'être trouvé si susceptible en cette occasion, que je le quittai brusquement, pour me jeter dans le premier carrosse de louage, impatient de partir dès le lendemain, avec *Milady Bellinger*, pour aller chercher les traces de ma *Lydia* dans la Province de *Warwick*.

Sitôt que nous y fûmes arrivés, mon premier soin fut de voler au petit manoir de la veuve, & de revoir les lieux chéris qu'avoit habités *Lydia*.

Je trouvai la bonne femme encore vivante, & transportée de joie à mon aspect; bien plus encore sans doute (& la chose étoit naturelle) en revoyant son petit-fils, ce mé-

me *Tom* qui ne m'avoit jamais quitté, que *Lydia* m'avoit recommandé, qui l'avoit servie, & que j'avois toujours traité comme lui appartenant.

Mon cœur étant ainsi disposé à la tendresse, je vis avec un plaisir que la sensibilité personnelle augmente toujours les expressions naïves des sentimens que la force du sang dictoit à *Tom* & à sa bonne mere. Je jouissois de leurs transports ; j'entendois leur langage, parce que c'étoit celui de la nature, & dans ce moment celui de mon cœur. Et cette scene, qui m'auroit à peine frappé du temps des *Ladys Trévers* & *Wilmore*, m'attendrissoit jusqu'aux larmes, au souvenir de *Lydia*. Tant il est vrai, que tout se ressent de la situation de l'ame, & que les plaisirs purs ne souffrent point le mélange de la corruption :

Dès que la bonne femme eut satisfait à sa tendresse, il fallut me parler de *Lydia*. Et c'est à ceux qui connoissent l'amour, à concevoir ce qu'étoit alors à mes yeux, combien je rapprochois de moi quelqu'un qui avoit eu l'honneur de loger, & de servir la souveraine de mon cœur.

C'est le caractère marqué, c'est le privilege connu de cette impérieuse passion, d'annoblir tout ce qui a quelque rapport à son objet. Je savois que si la bonne femme eût appris quelque chose de *Lydia*, elle m'en eût fait part dans l'instant même; cependant, je ne pus m'empêcher de l'interroger mille fois sur ce point; & sa réponse, quoique toujours prévue, m'affligeoit sans me surprendre.

Mais, la seule idée de me revoir dans le lieu même où j'avois vû pour

la p
don
fem
re d
leur
ima
teur
moi
le b
sion
toure
esprit
quelc
me d
produ
L'air
quis
étoit
adouc
ma L
dilater
Je n
lieu si

la premiere fois cette *Lydia* que j'adorois, méloit à mes regrets un sentiment particulier dont la secrette & tendre impression adoucissoit leur amertume. Mille consolantes images, autant de souvenirs flatteurs se retraçoient dans ma mémoire, & me faisoient goûter tout le bonheur d'avoir repris ma passion pour elle. Tout ce qui m'entouroit, tous les objets où mon esprit pouvoit trouver ou attacher quelque rapport avec ma *Lydia*, me devenoient intéressans, & la reproduisoient à mon imagination. L'air même, me sembloit avoir acquis une espee de vertu locale; il étoit plus serain, & mes soupirs, adoucis par l'espoir de retrouver ma *Lydia*, ne servoient plus qu'à dilater délicieusement mon cœur!

Je ne quittai, qu'avec regret, un lieu si cher à mon souvenir, & de-

venu si nécessaire à mon bien-être.
 Mais j'y retournai plus d'une fois ;
 & tant que je restai dans la Provin-
 ce , il m'arriva souvent de m'é-
 chapper pour y aller chercher de
 tendres dissipations.

Fin de la troisieme Partie.





TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la troisieme Partie.

CHAPITRE PREMIER.

*Souper gaillard, peu flatteur pour
Milord D***.* page 2

CHAPITRE II.

*Suites du Souper. Reconnoissance
imprévue.* 27

CHAPITRE III.

LADY TRÉVERS.

Cinquieme aventure. 36

CHAPITRE IV.

*Suite de l'aventure de LADY
TRÉVERS.* 53

TABLE.

CHAPITRE V.

*Conclusion de l'aventure de LADY
TRÉVERS. 72*

CHAPITRE VI.

LES TROIS DAMES.

Sixieme aventure. 92

CHAPITRE VII.

*Dégoût de Milord D*** pour les
aventures d'éclat. Il se déter-
mine, de nouveau, à chercher
LYDIA. 225*

Fin de la Table.



